

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

COLUM McCANN

«NOUS VIVONS DANS UN MONDE BRISÉ»

Diane Foley
co-autrice

L 13691 - 174 - F: 7,90 € - RD



LITTÉRATURE
Rentrée d'hiver :
les 10 meilleurs livres

CINÉMA
Jonathan Glazer
suggérer Auschwitz

SCÈNE
Rimas Tuminas, un humaniste
chassé de Moscou

ART
Claude Viallat
ou le geste infini

ÉDITO

Alain Finkielkraut, Charles Dantzig, Bastien François : une rentrée d'hiver sous le sceau de l'intelligence

PAR VINCENT JAURY

Surprenant. Plus les guerres font rage, plus Alain Finkielkraut s'apaise. À tout le moins dans la forme. Son *Pêcheur de Perles* (Gallimard) met à plat ses grands thèmes, dans la quiétude de la pensée. Savamment, patiemment. Sans débordement ni éclaboussure. Une sorte de synthèse parfaitement digérée du magma de pensées qui l'habite. Le Finkielkraut *causeur* semble avoir laissé place au Finkielkraut académicien. Un sage, quoi. Mention spéciale au premier et au troisième chapitre. Le premier est un éloge de l'amour ; un éloge de l'amour pérenne qu'il éprouve à l'endroit de sa femme. Un amour comme « admiration aux yeux grands ouverts » ; un amour qui résiste aux taches de vieillesse ; un amour qui reconnaît ses failles, ses erreurs, ses fautes. C'est un Finkielkraut « modeste » qui avance à pas lents face aux lecteurs. Un amour optimiste. Enfin une émotion, un fait, une pensée qui tiennent : « Pour une fois, cependant, le pessimiste en moi ne mène pas la danse. Aussi désabusé que je sois par ailleurs, aussi enclin aux pronostics les plus noirs, je la contemple (sa femme NDLR.), je l'écoute, mon cœur est immortel et je ne peux pas croire à l'advenue du pire. Quand la statistique affirme que le temps a raison de la continuité des êtres et dissout ou transforme, jusqu'à le rendre méconnaissable, le lien qu'ils ont tissé, je lui oppose farouchement le démenti de ma vie. » Le troisième chapitre tourne autour de Levinas. Finkielkraut par Levinas, fonde une éthique de vie, à rebours d'un individualisme prédominant. Une phrase simple, « Après vous, monsieur ». Finkielkraut dit qu'il ne s'agit pas simplement d'une marque de politesse. C'est plus profond que cela, écrit Levinas : « C'est un 'après vous monsieur', originel que j'ai essayé de décrire. Après vous, monsieur : priorité d'autrui, lui toujours avant moi ». Et il ajoute : « Le premier mot n'est-il pas bonjour ! Simple comme bonjour ! Bonjour comme bénédiction et disponibilité pour l'autre homme. Cela ne veut pas dire encore : quelle belle journée. Cela exprime : je vous souhaite la paix, je vous souhaite une bonne journée, l'expression de celui qui se soucie d'autrui.(...) Miracle. Premier miracle. Le premier miracle est dans le fait que je dise bonjour ». Voilà le christianisme des juifs Levinas-Finkielkraut. Voilà le tournant chrétien du philosophe de ces dernières années, citant Pascal. Le reste du livre est plus connu : l'Europe, le rire, le wokisme, le néo-féminisme, l'égalitarisme tocquevillien, l'islam... Et, au fond, une idée qui sous-tend toutes les autres : ce dessillement face au progressisme ; cette désillusion persistante face à la pensée de gauche. Qui l'agace, qui l'effraie, qui l'attriste. Sa philosophie est l'histoire de cette illusion perdue. Pourquoi y accorder tant d'importance, sinon ? S'il a raison dans ses critiques du progressisme, il y a cependant un angle mort sinon un impensé dans ce livre : l'extrême droite. Premier parti de France dans tous les sondages, le RN « aux portes du pouvoir », ne mérite-t-il pas d'être mieux et plus pensé par le philosophe ? Je suis comme lui, horripilé d'une gauche qui voit des fascistes partout ; qui ne pense

que par antiracisme pavlovien. Mais à l'inverse, la droite ne voit jamais aucun fasciste nulle part. C'est leur défaut. Je sais à quel point il est difficile de penser cette nouvelle extrême-droite. Je sais aussi, que lorsqu'on est juif, il faut penser contre soi-même puissamment pour ne pas être sensible à ce néo-philosémitisme et ce néo-sionisme de Marine Le Pen. Mais ne serait-ce pas le rôle d'un philosophe brillant comme Alain Finkielkraut, de se pencher sérieusement sur la question ? A ma satisfaction, il l'a fait dans son émission *Répliques* il y a quelques semaines, où nous l'avons entendu hésiter entre le rationalisme modéré de Jean-Yves Camus et le rationalisme tempétueux de Mathieu Bock-Côté ; entre l'un qui pointe le péril que représente l'extrême droite, tout en distinguant celle-ci d'autres et d'anciennes ; l'autre qui nie tout bonnement la qualification d'extrême droite, simple fait d'imagination d'une gauche devenue folle. Sur quelques lignes, Finkielkraut dit qu'il ne croit pas au Grand remplacement, mais sans rien y ajouter de construit. Une autre étape s'ouvre à mon sens pour lui et pour nous : la gauche woke, il a été dit ce qui devait être dit. On la sait infréquentable. La messe a été dite. En revanche, la montée puissante de ces populismes européens, tous anti-establishment, c'est-à-dire anti-élitaires, illibéraux, doivent nous alerter et nous mener à penser mieux ce phénomène et à prendre position.

J'ai une proposition à lui faire dans les mois à venir : inviter des spécialistes de l'extrême droite comme Michel Winock, ou encore Ariane Chebel d'Appollonia, pour y voir plus clair. Le sujet, brûlant, mérite approfondissement.

Charles Dantzig, lui, a écrit son meilleur roman. *Paris dans tous ses siècles* (Grasset). Paris comme vous ne l'avez jamais vu. Des pigeons, un teckel, des rats, quelques êtres humains : tout est en ébullition dans ce livre. C'est un Paris fantasmé dépeint dans l'urgence. Une fantaisie. On est chez Offenbach, on est chez Walt Disney. Le livre est écrit sous speed : mais à quelle drogue carbure Dantzig ? Plus il vieillit, plus il est jeune. C'est un livre lunaire, Dantzig nous a quittés. Il est à des années-lumière du naturalisme dominant. Chapeau : c'est un bol d'air.

Enfin, un mot sur un premier livre hors catégorie. *Retrouver Estelle Moufflarge* (Gallimard) de Bastien François. Un livre à la croisée des *Disparus* de Daniel Mendelsohn, des romans de Modiano ou de *La leçon de Vichy* de Pierre Birnbaum. L'historien part sur les traces d'une adolescente juive, à partir d'archives, de témoins et d'intuitions, de son arrivée à Paris jusqu'à sa déportation à Auschwitz le 28 octobre 1943. Un passionnant portrait en creux, et cette question : que peut-on dire d'un individu que nous n'avons jamais connu et sur lequel nous avons peu d'éléments, de traces, de preuves ? Comment le dire et pourquoi le faire revivre ? Israël, en partie, est né d'Auschwitz. Du génocide de 6 millions de juifs (sur 9 millions de juifs en Europe en 1939). Cette histoire, ce récit, doivent être rappelés. Et ce livre le fait d'une fort belle manière.



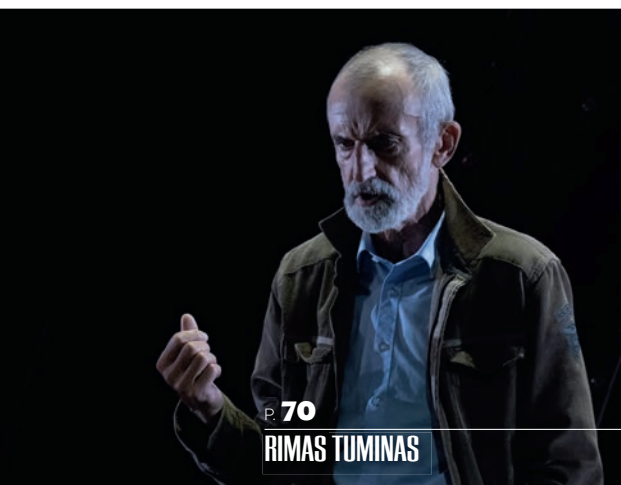
P. 22

COLUM MCCANN



P. 56

JONATHAN GLAZER



P. 70

RIMAS TUMINAS



P. 98

CLAUDE VIALLAT

SOMMAIRE

N°174 JANVIER 2024

- | | |
|--|---|
| 03 News | 10 Chronique Débat ouvert de Nathan Devers |
| 03 Edito général | 12 Chronique Book Emissaire d' Eric Naulleau |
| 06 J'ai pris un verre avec Abnousse Shalmani | 14 Chronique BD par T.H. de Tewfik Hakem |
| 08 Chronique Usages du monde de Benjamin Haddad | 16 Révélations |
| | 18 En coulisse |

Page 20 | LITTÉRATURE

- | | |
|--|--|
| 20 Edito livre | |
| 22 Rentrée littéraire d'hiver : Interview croisée de Colum McCann et Diane Foley pour <i>American Mother</i> . | Et nous vous avons sélectionné les dix meilleurs livres de la rentrée. |
| 48 Essais, festival | |

Page 54 | CINÉMA

- | | |
|--|--------------------|
| 54 Edito ciné | 61 Critiques |
| 56 Reportage cinéma : Retour sur l'un des événements du festival de Cannes, le film de Jonathan Glazer , <i>La Zone d'intérêt</i> , adapté de Martin Amis, autour d'Auschwitz. Un grand film. | 66 Festival, livre |

Page 68 | SCÈNE

- | | |
|---|--|
| 68 Edito scène | 76 Portrait : Sahar Dehghan : itinéraire d'une danseuse iranienne engagée. |
| 70 L'interview : Rencontre avec Rimas Tuminas , pour parler de la Russie, de la guerre, et d' <i>Anna Karénine</i> . | 78 Festival : Hors Pistes à Beaubourg, le sport dans tous ses états, artistiques. |
| | 80 Critiques théâtre, danse, musique |

Page 96 | ART

- | | |
|--|--|
| 96 Edito art | 104 Reportage : La Fondation Cartier à l'heure apaisante de l'architecte indien Bijoy Jain . |
| 98 Portrait : Claude Viallat , l'homme qui voulait marquer de son empreinte l'art contemporain. | 109 Galeries |
| | 114 Expos |

122 En route ! Va devant !



PAR FABRICE GIGNAULT
PHOTO FRANCK FERVILLE

Midi, l'heure du champagne pour les personnes de bonne compagnie. À l'hôtel des Saints-Pères, à un « pop » de bouchon de Grasset, son éditeur, Abnousse Shalmani trinque avec moi à la santé du plaisir libertin si vilipendé aujourd'hui par les pères-la-morale et les mères fouettardes de la cancel culture. *J'ai péché, péché dans le plaisir*, le nouveau livre de la chroniqueuse de LCI et de *l'Express* est un hymne romanesque à la chair vive et brûlante, qu'appelaient sans cesse Marie de Régnier et son double à la mode persane, la poétesse Forough Farrokhzad (1934-1967) dont « on psalmodie toujours les vers en Iran comme s'il s'agissait de prières ». Deux femmes ouvrant leurs lits comme on se fraie un chemin dans la jungle hostile des interdits. Marie accepte d'épouser l'ingrat poète Henri de Régnier transi d'amour pour elle à la condition que

celui-ci ne l'approche pas. Marie n'a alors les yeux que pour son amant l'écrivain Pierre Louÿs, fornicateur fou, mais qu'importe c'est lui qu'elle aime au point de lui faire un enfant que le mari cocu reconnaît. Pour faire bonne mesure, Pierre Louÿs épouse une des deux

« L'attitude des néo-féministes face aux horreurs commises sur les Israéliennes par le Hamas les déconsidère définitivement »

sœurs, n'ayez pas peur de baiser ! ». Grande lectrice de Sade qu'elle a lu comme un exutoire après les attentats contre *Charlie Hebdo*, Abnousse a en horreur la castration wokiste de la littérature à coups de bons sentiments et de revendications pleurnichardes. La vraie littérature doit être subversive. « Une littérature empêchée donne des humains monstrueux. Nous avons tous en nous une forme de mal. Rares sont les psychopathes lecteurs des *Cent vingt jours de Sodome*. Marie et

Forough vivaient à des époques encore difficiles pour les femmes. Pourtant, elles ont toujours refusé de se positionner en victimes mais en femmes souveraines de leurs désirs. Ce sont des bombes qui tournent en ridicule notre époque de grands gémissements au sujet de l'orgasme ! En affirmant que le sexe est corrompé, les néo féministes sont soeurs des barbus à turbans de Téhéran et des bourgeois misogynes du XIX^e siècle. Au contraire de beaucoup de jeunes femmes actuelles, Marie et Forough avaient fait de leur sexualité une force, et non pas une honte. On ne libère pas la tête sans libérer le corps. Le néo féminisme a capitulé sur le corps ». Ayant fui à 8 ans en famille l'Iran des mollahs, ce pays-terreur où l'abaya et le voile ne sont pas des joyeux concepts de « luttes intersectionnelles », Abnousse écarquille ses beaux yeux sombres lorsqu'elle découvre, à Paris le manque d'empathie pour des raisons idéologiques, des féministes occidentales à l'encontre de ses millions de « sœurs » en souffrance. Elle les comprend mieux aujourd'hui : « Il y a chez elles une cohérence car considérer le voile comme une forme de libération rend problématique le soutien aux femmes qui les brûlent. L'attitude des neo-féministes face aux horreurs commises sur les Israéliennes par le Hamas les déconsidère définitivement ». Abnousse ou le péché de vivre et le plaisir de le crier haut et fort.

J'AI PÉCHÉ, PÉCHÉ DANS LE PLAISIR
d'Abnousse Shalmani,
éditions Grasset,
198p., 19 €



CHRONIQUE

Vous n'avez pas vu *Sound of Freedom*

USAGES DU MONDE

PAR BENJAMIN HADDAD

Le film *Sound of Freedom* est sorti en salle dans une relative discrétion en France, à l'inverse des États-Unis où le succès surprise de l'été 2023 a engrangé plus de 200 millions de dollars de recettes pour un budget initial de 15 millions. Il est un des dix films indépendants les plus rentables de l'histoire du cinéma américain, se plaçant juste derrière *Oppenheimer* et devant le blockbuster *Indiana Jones 5*, malgré une promotion médiatique quasi nulle et surtout une réception critique médiocre. L'agrégateur de critiques Rotten Tomatoes donne une moyenne de critique presse de 53%, très faible pour le site, et de... 99% pour les spectateurs, signe d'une *fanbase* militante et mobilisée en ligne.

Le film raconte l'histoire vraie de Tim Ballard, agent spécial américain spécialisé dans la lutte contre les réseaux pédophiles, qui abandonne son poste pour partir en Colombie libérer la sœur d'un jeune garçon mexicain qu'il a pu délivrer aux États-Unis. Ballard, père mormon de neuf enfants, a depuis créé l'*Operation Underground Railroad* (nom emprunté au réseau de libération d'esclaves noirs dans le sud américain) pour faire libérer des enfants capturés par des trafics pédophiles. Même si le film ne se penche pas sur des théories complotistes et qu'il s'agit de l'adaptation d'une histoire réelle, les thématiques ont trouvé un écho dans les réseaux complotistes Qanon. Le rapprochement avec le film est aidé par le fait que Ballard lui-même, comme l'acteur qui l'interprète, ont défendu des thèses proches de la mouvance. Dans la mouvance trumpiste, ces réseaux sont persuadés que l'élite américaine abrite une vaste conspiration pédophile contre laquelle lutte en secret Donald Trump. Ces théories ont d'ailleurs connu des échos tragiques dans le monde réel comme en 2016 lors de la fusillade de la pizzeria Comet Ping Pong de Washington accusée sur des réseaux sociaux d'abriter un trafic d'enfants, dans l'un des exemples les plus délirants de *fake news*.

Que dit le succès de ce film ? Des décalages entre critiques et spectateurs ne sont pas nouveaux, mais dans ce cas le film aurait été tout simplement ignoré s'il n'avait pas connu un tel bouche-à-oreille souterrain. Cela interroge. Notre incapacité à saisir l'ampleur de certains phénomènes culturels nous fait rater des signaux faibles sur l'évolution politique et sociale. Alors que services de streaming, chaînes de télévision ou de contenus de plateformes se multiplient, la balkanisation de la culture est inévitable, et avec elle la communautarisation identi-

taire, sociale et politique de *l'entertainment*. Nous sommes enfermés dans la même bulle cognitive que celle que nous reprochons aux électeurs des partis populistes.

La série culte sur Baltimore, *The Wire*, souvent classée comme la meilleure série de la télévision, n'a que rarement dépassé un million de spectateurs, ce qui n'empêche votre serviteur de l'avoir visionnée trois fois. À la même époque, un certain Donald Trump flirtait avec les vingt millions de spectateurs pour son émission de télé-réalité *The Apprentice*. Plus récemment, l'immense succès du film de Clint Eastwood, *American Sniper* (2014) avait été ébréché par la presse des côtes est et ouest américaines. *American Sniper*, le film de guerre ayant fait le plus d'entrées du cinéma américain, raconte l'histoire vraie du tireur d'élite Chris Kyle victime de stress post-traumatique à son retour de la guerre en Irak. À beaucoup d'égards, le film anticipe le nationalisme désabusé des années Trump, mêlant isolationnisme et rejet de Washington. Succès majeur dans les villes du midwest américain accueillant de nombreuses familles de vétérans, il n'était pas un film anti-guerre au sens des classiques de la gauche américaine qui remettent en cause le magistère moral des États-Unis, tel un *Apocalypse Now*, mais dépeignait un Rambo des vétérans abandonnés par une élite américaine incapable d'expliquer le sens de la guerre.

En France, le journaliste Anne Rosenthal a mené un travail de recension passionnant, montrant la différence entre les films obtenant le plus d'entrées à Paris et en province. Si *Tempête*, *Les Petites Victoires* ou *Belle et Sébastien* ont été plébiscités en 2022 par le public en dehors de Paris, ils ont été ignorés dans les salles et les articles de presse de la capitale qui ont préféré des superproductions étrangères. D'ailleurs, en avez-vous vu un des trois ? Aviez-vous entendu parler des trois ? Début 2022, le film les *Bodin's en Thaïlande* a attiré 1,6 million de spectateurs, « un coefficient de 356 entre Paris intra-muros et la France entière ». Ici encore, il ne s'agit même plus de choisir de ne pas aller voir un film, mais d'ignorer jusqu'à son existence, malgré le succès qu'il remporte chez nos compatriotes. Reconstruire des récits communs, voire des vérités acceptables du plus grand nombre, comment le faire face à une telle étanchéité du choix culturel ? Le défi semble presque insurmontable pour les dirigeants de démocraties modernes.

Au fait, le film *Sound of Freedom* est-il bon ? Faites-vous votre propre idée !

CHRONIQUE

L'autre Heidegger : pourquoi les corps pensent

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

Martine H. Natalie Depraz,
Éditions Compagnons, 240p., 16 €

Comment se tisse une existence philosophique ? Quelle est la part de l'expérience, de l'ancrage corporel, dans le déploiement d'un monde signifié et d'une pensée construite ? Comment arracher les idées à leur ciel pour les rendre à la chair qui les vit, les génère, les éprouve ? Tout entière, l'œuvre de Natalie Depraz explore ces questions. Spécialiste de Husserl, elle a édifié sa réflexion autour des lacunes de la phénoménologie. Ce mouvement philosophique, malgré son ambition d'opérer un retour aux choses-mêmes, c'est-à-dire de dévoiler la sphère de la conscience telle qu'elle se manifeste en amont de toute attitude naturelle, a souvent échoué à développer une écriture aussi concrète, aussi personnelle que l'existence même. Pour compenser cette carence, Depraz a donné naissance, depuis plus de vingt ans, à une pensée qui descend des abstractions pour cerner l'existence la hauteur de son incarnation vécue. Une pensée qui mûrisse en s'enrichissant de l'entièreté de nos vies, dans leur imaginaire et leur camaïeu de désirs, avec leurs hasards et les surprises qui peuvent en découler. Une pensée qui se déploie comme une littérature, corps et âme mêlés. C'est justement à la lisière du littéraire et du philosophique que se situe son dernier ouvrage, *Martine H.*, un roman sur la passion qui unit et éloigne deux philosophes majeurs du dernier siècle : Martin Heidegger et Hannah Arendt.

Tout, ou presque, a été écrit sur la relation entre Heidegger et Arendt, par les intéressés et leurs commentateurs : la rencontre, les premiers élans dans le bureau de Fribourg, Heidegger à genoux devant Arendt, elle fascinée par lui, les lettres enfiévrées, la jalousie d'Elfriede, l'égoïsme et la muflerie de Martin, son indifférence envers la créativité philosophique d'Hannah, et puis bientôt la spirale du nazisme, de l'antisémitisme, les retrouvailles après la guerre, le fameux discours où Arendt compare l'engagement de Heidegger, le « roi secret », à la tentation de la tyrannie chez Platon - et, depuis leur mort, les dizaines de livres, d'articles tentant

d'analyser cette histoire, allant parfois jusqu'à accuser Arendt d'avoir façonné une pensée crypto-nazie sous l'influence de son ex-maître.

Face à l'énigme d'un amour archi-connu et méga-incompris, Natalie Depraz choisit une autre clé : la réécrire autrement afin d'esquisser « l'ouverture d'un possible différent ». Imaginer l'histoire qu'ils n'ont pas vécue, à partir d'une interrogation : et si Heidegger avait été une femme ? Dans son roman, il s'appelle Martine. Au féminin. Un beau matin, elle se réveille amnésique dans un hôpital aux États-Unis. Autour d'elle, Edmund, son mari, et bientôt Hannah, une mystérieuse inconnue qui ne tarde à devenir son amie. Ensemble, elles écriront *La Gravité du Bien*, un livre où elles accuseront tous les Allemands d'avoir été coupables de la pire tragédie des Temps Modernes, la Shoah. Mais dans ce destin d'autrice anti-nazie, une zone d'ombre subsiste. Souvent, Martine est assaillie par des rêves étranges : elle voit un professeur de philosophie en Europe, très charismatique, envoûtant son auditoire, lui-même envoûté par un parti politique funeste, et se jetant à corps perdu dans la refondation fasciste de l'Allemagne. Ce professeur la hante. C'est elle et c'est un autre. L'histoire de Martine, vous le comprenez, est celle d'une personne trans- : elle a vécu par-delà la naissance, le corps et le passé qu'elle avait habités.

Écrivant le roman d'un « Martin.e » qui n'a jamais existé, donnant à voir une « Hannah » tout à fait autre que la dénommée Arendt, Natalie Depraz entend raconter, par les voies d'une écriture *littéraire*, comment s'expérimente la démarche de philosopher. Elle montre combien les idées et les concepts s'incarnent « au plus intime » des « entrailles », « jusque dans les tréfonds de la transformation identitaire ». Elle ouvre ainsi une question décisive : si la philosophie éclot à même nos corps, existentielle d'abord, empirique et charnelle, comment peut-elle s'approprier, métamorphoser, réinventer la matière de nos vies ?

CHRONIQUE

Voyage dans la mémoire juive

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

Horn venait la nuit, Lola Gruber,
Christian Bourgois, 616p., 23 €

Deux histoires juives, sinon rien. Celle de Simon Ungar, pour commencer, mis simultanément à la porte de son emploi et du domicile conjugal. L'occasion d'entreprendre un voyage vers le berceau familial, la petite ville d'Olomouc en République tchèque, de démêler le vrai du faux dans une chronique embrouillée : « Les Ungar étaient une histoire sans début ni fin. Sans rime ni raison, sans voix ni visages, un épais entrelacs d'histoires et d'intrigues. Comme tout mystère, elle revenait vous tourmenter. » Le mystère en question tient surtout à un grand-père qui aurait accompli durant la guerre des actes héroïques dont la nature exacte varie selon les versions données au fil du temps.

Une fois rendu sur zone, tout se passe comme prévu, à savoir que rien ne se passe comme prévu. Simon s'enlise dans la torpeur toute provinciale de la bourgade, suit un temps la trace d'un homonyme, s'efforce de dénicher des indices malgré l'obstacle de la langue, se casse le nez au sens propre comme au sens figuré. Une piste slovaque se dessine, deuxième étape d'un voyage à travers l'Europe de l'Est dont Lola Gruber tire quelques croquis sur le vif : « C'était, pensait-il, tout à l'honneur de Bratislava que d'échapper à Google Maps. Bien sûr, pour obtenir cela, la ville était contrainte de se défaire constamment, pour cela elle ressemblait à une ancienne beauté bourrée de coups dans la gueule et qu'une chirurgie bas de gamme aurait achevé de mal refaire. » Le détective amateur se prend au jeu, use de noms d'emprunt et de fonctions imaginaires auprès de ses contacts successifs, le texte tourne au récit d'espionnage et le personnage principal à l'apprenti sorcier. Une atmosphère de guerre froide retrouvée se répand, Budapest prend des airs de Vienne dans *Le Troisième Homme*, le film de Carol Reed écrit par Graham Greene. L'auteur fait se mélanger les eaux troubles du passé au cours du présent, un demi-siècle de remous historiques au milieu desquels les ancêtres de Simon s'efforcèrent de surnager : « Car que cela plaise ou non, ce sont des juifs, mademoiselle, qui ont bâti le communisme, un système qui permettait enfin l'égalité entre les peuples, il fallait bien, pardon, les juifs pour le penser. On a passé la guerre à nous exterminer, presque tous, sauf qu'il en restait, travail pas terminé... Mais cette fois, nos bienfaiteurs soviétiques s'en chargent. »

Le passage cité appartient à la seconde histoire de *Horn venait la nuit*, celle d'Ilse Küsser, narrée dans une stricte alternance des chapitres. Les deux parties entretiennent des liens plus ou moins visibles, du destin des juifs est-européens au thème de l'espionnage jusqu'à cette hypothèse sans doute moins improbable qu'il y paraît : et si le grand amour d'Ilse et le parent légendaire de Simon n'étaient qu'une seule et même personne ? Être fantasque et contrefait, Horn n'a pourtant rien du prince charmant, son apparition dans une soirée de Bratislava ne trouve d'équivalent dans aucun conte de fées : « Mais tout d'abord, Ilse ne voit rien. Ou plutôt, elle voit un tas de cendres. Elle voit, et de cela, elle se rappellera jusqu'à la fin de son existence, un tas de cendres bouger, s'animer jusqu'à prendre forme humaine. (...) Elle a beau regarder cet homme, ce semblant d'homme, parler, sourire et boire, elle n'y voit toujours pas un homme. Seulement une créature étrange, qui, par un prodige qu'elle ne comprend pas, saurait parler, sourire et boire. » Une passion contrariée naît et s'épanouit malgré tout, mais le bonheur des uns fait parfois le malheur d'une amie d'enfance.

Notre amoureuse travaille en qualité d'accessoiriste dans une troupe théâtrale, le nouveau livre de Lola Gruber se lit aussi comme un hommage au milieu de la scène, à tous ses métiers, du machiniste au dramaturge maudit persécuté par la censure totalitaire, de la diva à la comédienne ratée et comique malgré elle. Le tout placé au service d'une intrigue captivante et d'une question cruciale : comment rendre compte des ravages causés par l'Histoire avec une grande hache ? N'est-ce possible qu'à travers les yeux d'un enfant dont les parents disparaissent soudain dans le brouillard d'événements confus, ainsi qu'il est arrivé à l'héroïne ? Ou à travers le discours d'un personnage aux allures bouffonnes, nous avons nommé Horn : « on avait tué mon père, ma mère et mes trois sœurs aussi, parce que tout ce beau monde était trop juif pour être hongrois avant de devenir trop hongrois pour être slovaque » ? Tout est ici résumé en une leçon que d'aucuns payèrent cher pour apprendre : « La vérité ne doit être dite qu'assez rarement. Pour remédier au problème, nous avons les récits. »

La littérature ou l'art de remuer les cendres pour leur redonner forme humaine.

CHRONIQUE

Angoulême 2024

Nos albums de l'année

B.D. PAR T.H.

PAR TEWFIK HAKEM

La 51^e édition du Festival International de la bande-dessinée d'Angoulême aura lieu du 25 au 28 janvier. Avez-vous bien lu toutes les bédés de l'année ?

À chaque fois on jure de ne plus jamais y retourner, mais tous les ans, le dernier week-end de janvier, on se retrouve quand même à Angoulême, tremblotant de froid et chargé comme une mule de bédés venues de loin qu'on se promet de lire un jour.

Incontestablement incontournable, malgré l'organisation chaotique, malgré le froid qui rend encore plus sinistre le cadre, et malgré l'atmosphère de plus en plus plombante qui règne ces dernières années dans le plus gros et le plus célèbre festival international de bande dessinée. En 2023, c'était l'affaire Bastien Vivès, accusé de promouvoir la pédopornographie, qui a rendu l'air irrespirable. Son expo a été annulée suite aux protestations, et depuis il y a eu des ruptures douloureuses entre les pour, les contre et les ni-pour ni-contre Vivès. Les années d'avant étaient celles de la révolution #MeToo. Colères et passions, rencontres mouvementées et débats houleux. D'un côté, des avancées indéniables pour les droits et la reconnaissance des femmes de la profession, de l'autre le retour de la censure, tout aussi indéniable.

Y aura-t-il une polémique cette année ?

Après les campus, les milieux culturels, les cafés PMU, la question palestinienne s'invitera-t-elle pour semer la zizanie dans le camp retranché du Festival d'Angoulême 2024 ?

Pourtant, le Festival s'ingénie à éviter tous les sujets à polémiques, ce qui est regrettable. Et vain bien sûr. Cette année, alors que la bande de Gaza redevient un champ de ruines dans une énième et sanglante guerre israélo-palestinienne, plus que jamais on aurait aimé revoir le grand auteur américain Joe Sacco, auteur de bandes dessinées documentées sur les Palestiniens. Pionnier du journalisme de bande dessinée, Joe Sacco a obtenu il y a un peu plus de 20 ans le prestigieux prix Eisner pour sa bédé sur la Palestine occupée. Publié en neuf numéros par Fantagraphics de 1993 à 1995, *Palestine*, son récit de son voyage à Gaza et en Cisjordanie au cours de l'hiver 1991/92, a été édité en un seul volume, en 2001, avec une introduction de l'universitaire palestino-américain Edward Said. « À l'exception d'un ou deux romanciers et poètes, personne n'a jamais mieux rendu ce terrible état de choses que Joe Sacco. » écrivait le regretté Edward Said dans son introduction. Récemment, Gary Groth, le co-fondateur de Fantagraphics, a déclaré que la demande pour les bandes dessinées a grimpé en flèche depuis l'attaque du Hamas contre Israël le 7 octobre et les bombardements de Gaza

en guise de réponse radicale de Tsahal.

Un autre auteur qu'on aurait aimé rencontrer cette année à Angoulême est l'Israélien Asaf Hanuka. Pour deux raisons, une très évidente, l'autre parce que ce talentueux dessinateur mérite d'être connu.

Sur la question palestinienne, plutôt que de vous s'épuiser dans des disputes sans fin, on vous recommande notre top 5 des bandes-dessinées à lire ou à relire. Tout y est.

1- *Palestine* de Joe Sacco (Rackham)

2- *Gaza 1956 : En marge de l'Histoire* de Joe Sacco (Futuropolis)

3- *K.O à Tel-Aviv* (4 tomes) de Asaf Hanuka. Steinkis.

4- *Chroniques de Jérusalem* de Guy Delisle (Delcourt)

5- *Israel-Palestine, entre guerre et paix* d'Uri Fink (Berg International)

Sinon, quel est l'album de l'année qui mérite le Fauve d'or ?

On avait parié d'abord pour *Hanbok* de Sophie Darcq (L'Apocalypse) qui raconte sa découverte de son pays d'origine, la Corée, et de sa famille biologique. Le Prix Révélation, que Sophie Darcq a obtenu au Festival Quai des Bulles, en octobre, va-t-il jouer en sa défaveur pour le Fauve d'Or, un peu comme le prix Femina attribué cette année à Neige Sinno pour *Triste tigre* (P.O.L.) l'a sans doute disqualifiée du Goncourt qu'elle méritait amplement ?

Sinon, dans la même veine autographique, notre coup de coeur va à Fabrice Neaud pour le tome I du *Dernier Sergent* quand l'ensemble des confrères parient plutôt sur la saga familiale et brésilienne de Matthias Lehmann, Chumbo.

L'important est qu'on a bien retrouvé dans la longue liste des bandes dessinées sélectionnées pour le prix du meilleur album (près de 50 titres), notre top 5 des Bd de l'année 2023, que voici que voilà :

1- *Hanbok* de Sophie Darcq (Les éditions L'Apocalypse).

2- *Le Dernier Sergent* t.I de Fabrice Neaud (Delcourt). Voir notre chronique dans le précédent numéro de *Transfuge*.

3- *Chumbo* de Matthias Lehmann (Casterman). Le favori de critiques.

4- *La Véritable Histoire de Saint Nicolas* de Thierry Van Hasselt (Frmk). C'est l'outsider qui a toutes ses chances, le génial expérimentateur belge convoque ici le saint-patron des enfants en Belgique pour aborder des thématiques très actuelles. Aquarelles douces pour une histoire trash.

5- *Astra Nova* de Lisa Blumen (l'Employé du Moi). À la veille de son départ pour une mission sans retour aux confins de la galaxie, une astronaute organise une fête d'adieu... Deux ans après *Avant l'oubli*, qui décrivait les dernières heures d'une poignée de mortels avant que la Lune ne vienne percuter la Terre, la strasbourgeoise Lisa Blumen continue à utiliser la SF pour questionner notre misérable (et actuelle) condition humaine.

Trois jeunes artistes à suivre...

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Sarah Brahimi

C'est au bord du lac de Lugano, en Suisse, au sein d'une merveilleuse villa construite jadis par la ballerine française Hélène Bieher que l'on découvre la première exposition personnelle de l'artiste américano-saoudienne Sarah Brahimi (née en 1992). Le voyage vaut le détour, autant pour le paysage lacustre encerclé de montagnes que pour les œuvres sensibles de l'artiste, danseuse elle aussi, qui arrive à transcender cette pratique dans l'univers de la performance, de la vidéo et de la photographie. Le corps, omniprésent, épouse l'architecture et les éléments naturels dans une osmose qui fait naître la poétique de la ruine contemporaine et celle du souvenir. On reste en apesanteur.

SOMETIMES WE ARE ETERNAL

Sarah Brahimi, jusqu'au 28 avril 2024, Fondation Bally, Lugano, ballyfoundation.ch

CONCRETE FEAR

Dora Jeridi, jusqu'au 6 janvier, galerie Mor Charpentier, mor-charpentier.com

SUITE ZABRISKIE

Léonard Martin, du 11 janvier au 24 février, galerie Templon Bruxelles, templon.com



Dora Jeridi *Pony Club (Guernica for Kids)*, 2023. Huile, bâton de peinture à l'huile et fusain sur toile 210 x 400 cm. Crédit : Aurélien Mole.

Dora Jeridi

Diplômée des Beaux-Arts de Paris et distinguée par le Prix des Amis des Beaux-Arts et le Prix Révélation Emerige 2022, Dora Jeridi (née en 1988) est une des peintres les plus prometteuses de sa génération. La première impression est celle d'une puissante déflagration. Devant nous, au sein de formats ambitieux, la peinture explose d'une férocité gestuelle qui allie les références à l'histoire de l'art – superpositions de David Salle, fulgurances de Bacon, voracité picassienne et portraits en pied de Vélasquez ne sont pas loin – à une contemporanéité angoissante au diapason de notre société en crise où l'iconographie pop bouleverse la composition dans un tumulte expressionniste. Dora Jeridi n'a peur de rien, comme le prouve cette première exposition personnelle en galerie.

Léonard Martin

La galerie Templon, au sein de son espace bruxellois, offre sa première exposition personnelle en galerie à Léonard Martin (né en 1991), diplômé des Beaux-Arts de Paris et du Fresnoy et résident de la Villa Médicis en 2019. Servant son imaginaire aussi bien par la peinture, la sculpture, les automates que la vidéo, il aime réinventer et manipuler les canons artistiques, littéraires ou cinématographiques. Ainsi, pour cette exposition, son esthétique fragmentée tente de trouver une suite possible à la fin explosive du film *Zabriskie Point* d'Antonioni. Subtilement, l'envol d'objets en tous genres sert l'imagerie foisonnante et rhizomatique de l'artiste.

Rentrée française, de nouvelles voix

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

L'antienne voudrait que la rentrée d'hiver soit celle des romans plus « littéraires », exigeants, parfois académiques, quand septembre serait le moment des romans audacieux, et si possible, à scandale. Bref, que janvier serait Jaguar sur la côte normande, quand septembre serait Porsche Cayenne à Formentera (peut-on trouver image plus ringarde ? J'ai longtemps cherché, mais n'ai pas réussi).

Eh bien à première vue, le cliché ne ment pas : janvier 2024 nous offre de confortables sièges romanesques. Et l'on retrouve pêle-mêle, la mère d'Hitler (Régis Jauffret), l'inventeur des électro-chocs (Dalibor Frioux), Marina Tsvetaeva et ses enfants (Béatrice Wilmops), Francis Bacon (Yannick Haenel)... Des livres, parfois excellents, qui nous mènent dans les lieux familiers d'un XX^e siècle européen qui ne cesse d'être exploré, et réinterrogé.

Et puis il y a deux livres qui font tanguer la Jag un peu plus vers la mer, et la rentrée de janvier, vers des histoires et des voix plus inattendues. La première s'appelle Amina Damerджи, et publie *Bientôt les vivants*, (Gallimard), son deuxième livre. Roman qui s'étend sur une dizaine d'années, qui a essentiellement lieu dans une maison d'Alger où vit toute la famille, isolée de la ville et de sa tension (l'illusion de la famille comme abri est un des grands thèmes du roman). Au centre, une jeune fille, Selma, se forge une voie personnelle, par sa passion des chevaux, et le regard de plus en plus critique qu'elle pose sur sa famille : son père, pédiatre voué à son travail, et contraint à transiger avec une société corrompue, son oncle, basculant dans l'islamisme contre le FLN au pouvoir, sa grand-mère, garante d'une continuité familiale et de la mémoire d'un pays dont elle veut croire à l'avenir radieux. Cette histoire que Damerджи mène avec intelligence et finesse, nous passionne par ce qu'elle trace de l'Algérie avant la guerre civile : des désillusions d'un peuple qui expérimente la démocratie, et d'une

société civile peu à peu déchirée entre progressisme et religion. Damerджи ne signe pas de roman politique, mais une fresque réfléchie et humaine d'un pays où elle a vécu, qu'elle nous fait sentir de l'intérieur. Avec *Bientôt les vivants*, la jeune romancière nous rappelle ce que peut la fiction lorsqu'elle aborde la vie intérieure d'individus confrontés à la catastrophe.

Côté premier roman, Eve Guerra impose sa voix et son histoire, dans *Rapatriment* (éditions Grasset). Le livre s'ouvre sur une ligne claire : la mort d'un père un beau matin, et le devoir, pour la fille, de rapatrier le corps. D'emblée, un style limpide et habité, qui portera tout le roman : « Il est mort ce jour-là, quand la lumière dans le jardin traversait la baie vitrée. C'était le jour dans le soleil et mes mains sur les dictionnaires, qui tournent les pages comme le paysage. » Elle nous donne son rythme, et les mondes entre lesquels elle voyagera dans ce livre : sa mémoire, la littérature. Son père est, dit-on, mort dans une forêt du Cameroun, sur un chantier forestier où il travaillait. Il s'agit de rapatrier son corps. Apparemment, une histoire simple. Si ce n'est que cette fille, Annabella, et ce père, sont des personnages hors-normes. Lui, figure d'expatrié, désespéré, alcoolique, violent, et elle, dérivant à la surface de son existence. Il y a du Marguerite Duras dans la peinture de ces deux figures irréconciliables et de ces expats perdus en Afrique. Ça suinte la sueur, la frustration sexuelle et la domination des petits-maîtres. Mais il y a aussi la lumière, que la jeune autrice sait faire advenir en une phrase ou deux, les souvenirs de joie entre ses parents, sa mère, africaine, et son père. Jusqu'à cette phrase, terrible : « Maman dit que je lui préfère mon père, et peut-être a-t-elle raison : je suis sans doute une enfant qui préfère le pouvoir. » Eve Guerra nous mène loin dans la nature humaine. Ce qu'un roman peut faire, au mieux.

R

ENTRÉE

LITTÉRAIRE D'HIVER

La rentrée d'hiver est en ce début d'année très alléchante. **Colum McCann** signe le meilleur livre de la rentrée avec *American Mother*, autour de la mère de James Foley, journaliste américain décapité par Daesh. Sinon, autant chez les Français que les étrangers, quelques pépites à ne pas rater : **Amina Damerджи**, **Charles Dantzig**, **Simon Liberati**, **Eleanor Catton**, **Christian Kracht**, **Russel Banks** et bien d'autres encore. Bonne lecture à toutes et à tous !

AVEC DOIGTÉ

Deuxième volume de sa trilogie après *Les Démons*, Simon Liberati signe avec *La hyène du capitole*, un de ses grands romans, à l'écriture tenue.

PAR ALEXANDRE FILLON



édié au regretté Pierre Le Tan, qui aurait pu élégamment croquer quelques-uns de ses personnages,

Les démons inaugurerait de belle manière le cycle romanesque de Simon Liberati dont voici le second volume. Il s'employait dans le premier à une stimulante recreation de la France de 1966 et 1967, naviguant entre les bords de Seine et Paris ou s'offrant encore un détour par la Thaïlande. L'occasion de pister le destin de quelques enfants terribles dans des pages grinçantes et oniriques parmi ses plus surprenantes. Acteurs du premier acte, Alexis Tcherapakine et sa sœur ainée Taïné ont désormais élu domicile à Rome. Nous sommes à l'aube des années 1970. A dix-neuf ans, Alexis est un petit bonhomme blond qui lit Stendhal et sait se montrer divertissant. Assistant d'un photographe italien dont il dirige les prises de vue, il a abandonné un projet de roman et supporte depuis l'enfance une voix intérieure qui parle de lui à la troisième personne. La blonde Taïné, elle, a été sommée de débarrasser le plancher du penthouse de Paul et Talitha Getty où elle logeait depuis son arrivée dans la ville éternelle. Il s'agit là d'une jeune femme toujours aussi fantasque, songeuse et portée sur les paradis artificiels à qui il arrive d'avoir envie d'écouter Marianne Faithfull chanter *As Time Go By*. Simon Liberati a convié dans ses pages quelques figures cultes qu'il manipule avec doigté. Voici qu'il réunit ici pour un dîner épique Helmut Berger, l'acteur à la voix aiguë et aux cheveux couleur de miel surnommé « l'Autrichienne », Andy Warhol qui glousse derrière ses lunettes teintées et ne se sépare pas de son magnétophone Sony, le critique et historien d'art Mario Praz, vieux

professeur à qui Luchino Visconti donna les traits de Burt Lancaster dans *Violence et passion*. Ou encore un habitué, le paresseux Truman Capote flanqué de son dernier boyfriend en date, un petit barman de la 45e Rue prénommé Rick. *La hyène du capitole* est probablement le plus languide des romans de l'auteur d'*Anthologie des apparitions* et de *Performance*. Du moins dans son

LA HYÈNE DU CAPITOLE EST PROBABLEMENT LE PLUS LANGUIDE DES ROMANS DE L'AUTEUR D'ANTHOLOGIE DES APPARITIONS ET DE PERFORMANCE

ouverture. Avant que Simon Liberati ne s'amuse à pimenter encore l'affaire et à semer la zizanie. En introduisant une certaine Dominique Mirhage, beauté androgyne qui va tant perturber Taïné au cours de leur brève liaison dangereuse et faire basculer le livre dans une tonalité toute différente. En promenant le lecteur dans une Rome plus sombre et inquiétante que celle des beaux quartiers. Celle où Alexis rencontre quant à lui quelques soucis en déambulant nuitamment dans sa Fiat Topolino, cadeau d'étranges d'Helmut Berger... Manifestement peu décidé de céder aux sirènes du « littérairement correct », Liberati continue de creuser son sillon en toute liberté et en toute provocation. Inlassable portraitiste et metteur en scène brillant et décadent d'un monde sans cesse prêt à sombrer.

LA HYÈNE
DU CAPITOLE
de Simon Liberati,
Stock, 303p., 20, 90 €



RUSSEL BANKS EN TERRES D'UTOPIE



Ce roman posthume, *Le royaume enchanté*, signé **Russel Banks** est une merveille. A lire avec émotion.

PAR SOPHIE PUJAS

tée. « Je crois que la plupart des gens gardent un souvenir clair et détaillé d'un lieu lorsqu'il s'y est produit un événement qui a changé leur vie sans qu'ils en comprennent le sens sur le moment, un lieu où régnait la confusion et où se manifestaient de turbulentes émotions, où tout était pris dans un grand flux sauf le lieu lui-même. » Il est le fils d'adeptes de la pensée John Ruskin, qui ont vécu dans l'une des communautés inspirées par ses idées, au début du XX^e siècle. Alors qu'il est encore enfant, la mort

de son père, victime de typhus, le contraint à rejoindre avec sa mère et ses frères et sœur une plantation où une nouvelle forme d'esclavage, celle de travailleurs pauvres, a remplacé celle d'hier. Il y voit le pire de la sauvagerie humaine. Puis sa famille s'installe dans une communauté de shakers, dans les marécages de Californie. Au sein de cette communauté pieuse et unie, le travail est au centre de tout, et le sexe est banni. Mais Harley tombe follement amoureux d'une jeune femme de la communauté. Ensemble, ils vont briser l'injonction d'abstinence et entamer une liaison. Cette passion et ses conséquences vont bouleverser le système de croyance d'Harley, et le forcer à affronter ses propres contradictions morales. Mais ce qu'il a laissé derrière lui laissera dans sa vie une béance impossible à combler. Et bien des années plus tard, c'est un autre monde rêvé qui s'installe là où ont vécu les Shakers : Walt Disney s'est porté acquéreur pour y construire un parc de loisirs...

Quelle utopie est possible ? Peut-on ignorer le monde pour en construire un autre taillé à sa guise ? Avec cette épopée intime puissamment romanesque, Russel Banks porte un regard pessimiste sur la capacité des hommes à construire ensemble un monde habitable. La communauté et le paradis artificiel du divertissement roi peuvent être vus comme deux mondes fabriqués placés en miroir - mais c'est bien le royaume enchanté rêvé par le capitalisme qui aura le dernier mot. Une traversée mélancolique et teintée d'une ironie noire.

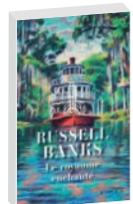
arley Mann, quatre-vingt-un ans, est hanté par un paradis perdu. Peut-être parce qu'il en a lui-même précipité la chute... Le vieil homme confie son passé à un magnétophone, laissant les souvenirs surgir au fil des mots. Jusque-là, il s'était toujours tu, mais il veut désormais éclairer le scandale qui provoqua dans sa vie une rupture radicale. « Pendant toute ma vie, j'ai refusé de me rappeler et de repenser les événements de mon enfance et de ma jeunesse. (...) J'en ai fait ma réserve personnelle de souvenirs, d'opinions

AVEC CETTE ÉPOPÉE INTIME PUISSAMMENT ROMANESQUE, RUSSEL BANKS PORTE UN REGARD PESSIMISTE SUR LA CAPACITÉ DES HOMMES À CONSTRUIRE ENSEMBLE UN MONDE HABITABLE

et de motifs de honte, tous entremêlés dans un fouillis que, jusqu'ici, je me suis refusé à examiner et à ordonner. »

Pour Harley, dont l'essentiel du destin s'est joué en Californie, la mémoire relève avant tout d'une géographie. C'est donc autour d'une série de lieux qu'il reconstruit sa biographie mouvemen-

LE ROYAUME ENCHANTÉ
de Russel Banks,
traduit de l'anglais
(États-Unis) par Pierre
Furlan, Actes Sud,
390p., 23,50 €



« JE NE CROIS PAS À LA PURETÉ DE LA CONVICTION POLITIQUE »

Un groupe de jeunes écologistes néo-zélandais se laissent séduire par un mystérieux milliardaire. *Birnam Wood* d'Eleanor Catton nous plonge au cœur des enjeux politiques d'aujourd'hui, dans un livre à mi-chemin du thriller et de la fresque sociale. Rencontre avec la jeune romancière, lauréate du *Booker Prize*.

PROPOS RECUEILLIS PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Birnam Wood nous renvoie à une question pour les jeunes qui se lancent dans l'engagement politique : jusqu'où peut-on garder les mains propres dans une époque où argent et politique sont étroitement liés ?

C'est un roman sur la fragilité de nos convictions. Car les personnages commettent les pires erreurs alors même qu'ils sont certains d'avoir raison. C'est dans ces moments où nous sommes convaincus d'être justes, que nous sommes les plus dangereux.

Vous vous êtes inspirée de *Macbeth*...

Oui, car c'est une pièce sur ce qui arrive à un être humain lorsqu'il est aveuglé par sa foi : *Macbeth* veut croire à tout prix à la prophétie des sorcières qui l'annoncent roi, et va faire tout son possible pour lui donner réalité. Les sorcières sont à l'image des hommes politiques qui vous promettent que ce que vous voulez arrivera.

Parleriez-vous-même d'hubris chez cette jeune génération qui se croit capable de changer le monde ?

Oui. Mais il y a un hubris aussi chez le couple de baby-boomers qui vendent leurs terres au prix le plus haut, sans s'interroger sur la personne à qui ils vendent. C'est l'hubris de la croyance au marché, qui méprise les conséquences. Et oui, les jeunes ont l'hubris de la mission qu'ils se sont octroyée, ils sont convaincus d'être du bon côté de l'humanité... Et puis il y a l'hubris du milliardaire, évidemment.

Oui, Robert Lemoine, figure des nouveaux milliardaires. Vous précisez dans le roman que c'est notre époque qui permet qu'un homme seul acquiert un tel pouvoir.

Vous connaissez le slogan de Peter Thiel, fondateur de Paypal : « move fast and break things » (bouge vite et casse ce que tu peux) ? Il y a dix ans, personne ne pensait que ces nouvelles manières de faire s'installeraient aussi vite, et que la démocratie, lente par nature, n'arriverait pas à réguler le pouvoir de ces milliardaires.

Le personnage de Myra, engagée politiquement à gauche, se laisse pourtant séduire par Lemoine...

Oui car ça fait une bonne histoire : le personnage le plus ignoble est aussi le plus séduisant. Mais aussi c'est un dilemme qu'affrontent un grand nombre d'activistes de gauche : doit-on rester fidèle à ses principes, et à sa radicalité, mais se condamner à une certaine impuissance, ou doit-on faire des compromis, et peut-être atteindre un certain nombre de ses buts ? Je suis souvent agacée par l'obsession de pureté qui traverse la gauche, la vie est fondée sur des compromis et sur le désordre.

Avez-vous été engagée politiquement ?

Après avoir reçu le *Booker Prize*, j'ai découvert ce qu'était la responsabilité d'une personnalité publique : je me suis prononcée pour le parti écologiste en Nouvelle-Zélande, ce qui a fait de moi une cible pour la droite et l'extrême droite, qui ont voulu me réduire au silence. Et puis j'ai lu le livre de Simone Weil, *Un art de vivre par temps de catastrophe*. Depuis, j'ai décidé de ne plus jamais prendre publiquement position pour un parti politique. Car l'idée de Simone Weil à laquelle j'adhère, c'est que nous ne devons parler que de politique, mais pas de parti. Car dès lors que nous parlons de parti, la loyauté devient plus importante que le devoir de réfléchir par soi-même. D'ailleurs, finalement, aux élections, je n'ai même pas voté pour le parti écologiste !

BIRNAM WOOD
d'Eleanor Catton,
traduit de l'anglais
(Nouvelle-Zélande) par
Marguerite Capelle,
éditions Buchet
Chastel, 557 p., 25 €





PARIS DANS TOUT SON CHARME

Charles Dantzig revient avec un roman fantaisiste, *Paris dans tous ses siècles*. Un vrai régal.

PAR ALEXANDRE FILLON

vant de découvrir « la plus harmonieuse architecture de la terre », l'arrivée à Paris par le boulevard périphérique serait « mesquine et décevante ». C'est du moins ce qu'affirme une mouette à l'oeil topaze à l'ouverture du nouveau roman de Charles Dantzig. Un volume où l'on ne doit pas s'étonner de croiser d'autres animaux dotés de parole : un teckel à poil ras prénommé Guillaume, un chat baptisé Xanax en Bastet appréciant à se laisser aller ça et là à

authentique, plus léger » et allège la lourdeur d'une époque où selon lui « l'esprit s'enfuit de Paris comme une strip-teaseuse dans un congrès de talibans ». N'oublions pas de mentionner Irène et Victorien, les enfants respectifs de Gabrielle et de Victor, jeunes gens très fréquentables et cultivés. Ou encore Wilson, qui loue pour une fortune une chambre de bonne au septième étage près du boulevard Bessières à la frontière septentrionale de la ville dont la maire a pour

nom Khadija comme la femme de Mahomet. Voici un garçon de vingt et un ans venu du Brésil où il dit ne jamais retourner, amateur de macédoine de légumes et capable de passer deux heures à lire à la FNAC. Wilson étudie à l'Institut français de gastronomie, monnaie

TOUT À LA FOIS CHRONIQUEUR, PEINTRE ET MORALISTE, CONTEUR ÉRUDIT JAMAIS AVARE D'ANECDOTES, CHARLES DANTZIG PROMÈNE SES LECTEURS DANS LES RUES D'UN PARIS QUI A TANT CHANGÉ

une vie de racaille, un moineau et une foulque, des pigeons et des colombes. Parmi les invités à cette délicieuse déambulation contemporaine, il faut également citer Victor Vonnevy. Un écrivain dont le premier livre s'intitulait *Dernière ville avant la fin du monde* et le plus récent, qui ne s'est pas bien vendu, *Place de l'Estrapade*. En panne d'inspiration, Victor ne croit pas en Dieu, lit *Rock & Folk*, achète encore des disques de Iggy Pop et Creedence Clearwater Revival, apprécie la vodka et les chansons « rêveuses, froissées » d'Etienne Daho, trouve que le monde est mené par l'émotion. Tous les jours, à la charnière du matin et du soir, celui-ci téléphone à son amie Gabrielle Mattromer. Une femme chez qui tout est concerté. Une galeriste qui le fait rire, lui donne l'impression d'évoluer dans un monde « plus

ses charmes à ses clients en ayant bien conscience que « le sexe est une comédie qui ne dépasse pas le temps de la transaction ». Tout à la fois chroniqueur, peintre et moraliste, conteur érudit jamais avare d'anecdotes, Charles Dantzig promène ses lecteurs dans les rues d'un Paris qui a tant changé mais dont les antiques façades ont conservé leur beauté et leurs mystères. Un Paris avec ses trotinettes électriques et ses Starbucks, mais aussi ses nombreux ponts et son fleuve qui le traverse en son milieu. Avec ses « hivers froids et pluvieux » et ses « geysers de canicule l'été ». La capitale de la patience, comme la surnomme joliment l'un des protagonistes de la ronde. En chemin, Charles Dantzig se montre un guide caustique ou mélancolique. Ce qui fait toute la saveur de son enlevé *Paris dans tous ses siècles*.

**PARIS DANS
TOUTS SES
SIÈCLES**

de Charles Dantzig,
Grasset, 372p., 22 €



Eisenhower, un homme de paix

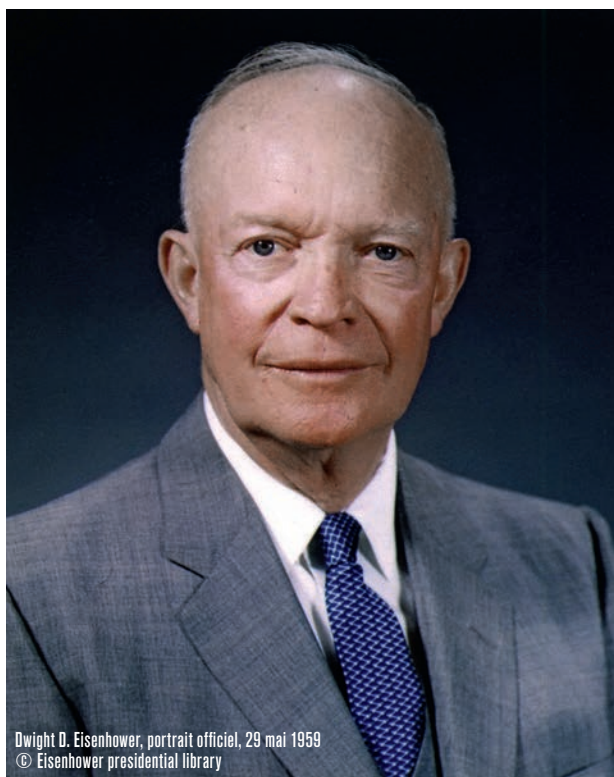
Hélène Harter revient avec cette biographie du général cinq étoiles, l'homme du D-Day et 43^e président des États-Unis, sur un parcours exceptionnel.

PAR VINCENT JAURY

C'est un portrait synthétique d'Eisenhower, à la ligne claire que brosse Hélène Harter. Un portrait qui rehausse ses deux mandats de président (1953-1961) : au regard, a posteriori, de l'embourbement américain au Vietnam sous Kennedy et Johnson et au Watergate, on approuve. Eisenhower est un républicain modéré, avec pour slogan « du milieu de la route ». Comme le dit George H.W. Bush dans le discours fêtant les cent ans de sa naissance : « Il était de ceux qui cherchaient à apaiser et pas à diviser ». Deux mandatures où l'*american way of life* est au zénith ; où la croissance économique est au rendez-vous ; où la paix domine : difficile de faire mieux.

Un portrait militaire élogieux, et pour causes : il est l'homme, général à cinq étoiles, qui contribua largement à sauver l'Europe pendant la Deuxième Guerre mondiale ; cinq débarquements, et tous soldés par une victoire. En Afrique du Nord, en Sicile, en Italie, en Normandie et en Provence.

L'historienne décrit et analyse parfaitement la trajectoire d'Eisenhower comme militaire. Lycéen du Kansas, il aime surtout le sport. Il n'est pas un intellectuel et ne le sera jamais. Mais il est passionné d'histoire. Ses héros sont Hannibal, Thémistocle, Périclès, Leonidas et César. Il connaît par cœur (une mémoire impressionnante), l'histoire de la révolution américaine et des batailles de George Washington. Ensuite, intégration à la prestigieuse école militaire, West Point. Ses parents, d'origine allemande, très religieux, sont pacifistes. Donc « tristes » à l'idée que leur fils fasse cette carrière. Peu lui chaut : la devise de l'école lui convient, « Devoir, honneur, pays ». Il a déjà ce caractère qui fera sa force plus tard comme général puis



Dwight D. Eisenhower, portrait officiel, 29 mai 1959
© Eisenhower presidential library

comme président, de meneur d'homme : optimiste, large sourire, sincère, enthousiaste, confiant. Il gravit les échelons classiques jusqu'à l'École de guerre qu'il intègre en 1928. Qui prépare aux rôles les plus élevés de commandement. À son désespoir, il est loin des terrains de batailles. Et ne participera pas directement à la Première Guerre mondiale sous les ordres de Pershing.

Grand chef de guerre

Arrive 1939. La guerre. Eisenhower, 49 ans, qui n'a jamais combattu, est prêt à y tenir son rôle. Sans être un va-t'en guerre, il veut servir son pays. Le 16 février 1942, il est nommé responsable de la planification de toutes les opérations de l'armée de terre en Europe. Qui le conduira à mener entre autres la fameuse opération Overlord. C'est un poste majeur, d'autant plus qu'Américains et Anglais décident que l'Europe, l'anéantissement de



Président

La biographie est passionnante par ailleurs sur la carrière politique d'Eisenhower. Une image de lui, formée par les Démocrates, a longtemps perduré. Celle d'un président donnant la priorité aux mondes des affaires, et un président inactif, passionné avant tout par ses parties de golf. Un exemple parmi d'autres prouve que cette image est fausse. On a oublié à quel point il est fondateur sur la question des droits civiques. Lyndon Johnson, à rebours d'une idée reçue, n'est pas l'unique et premier président à avoir œuvré en ce sens. Quand il lui faut choisir un nouveau président à la Cours suprême en 1953, il désigne Earl Warren. Un républicain modéré, favorable aux droits civiques. Il nomme aussi au début de son premier mandat, un *attorney general*, Herbert Brownell, défenseur des droits civiques.

Eisenhower a été élevé dans une famille religieuse où la notion d'égalité compte. Il comprend que la question des droits civiques prend de l'importance dans la société américaine, au-delà du Sud. Si bien qu'il annonce dans son discours sur l'Union le 2 février 1953, la déségrégation de Washington, y compris dans le gouvernement fédéral et dans les armées. Fin 1953, il va plus loin. Demande à la Cours suprême un mémoire contre la ségrégation scolaire. Le 17 mai 1954, les neuf juges de la Cours suprême, par l'arrêt Brown, rendent la ségrégation à l'école illégale.

Eisenhower aurait pu, certes, faire plus, nous dit Harter. À l'époque, une partie des Américains considère qu'il est même complaisant avec les Ségrégationnistes du Sud. C'est qu'il a des prises de paroles limitées, car il ne veut pas diviser le pays. Il garde en mémoire ce que ses parents lui ont raconté de la guerre civile. Et il est certain que les Sudistes ne peuvent supporter qu'une déségrégation progressive. Il n'en reste pas moins qu'il a été incontestablement actif et sensible aux droits civiques.

L'historienne ajoute aussi qu'il est le président de la désescalade, en pleine guerre froide. Il freine la course aux armements avec l'URSS. Réduit les budgets militaires. Est favorable à la Détente, surtout depuis la mort de Staline. Il recherche la paix à tout prix. Peut-être parce qu'il a vu la guerre de près.

Un immense général ; un président exemplaire. Il méritait bien, enfin, une biographie française.

**EISENHOWER,
LE CHEF DE
GUERRE DEVENU
PRÉSIDENT**

d'Hélène Harter,
Taillandier, 432p., 21,90 €



l'Allemagne nazie, sont prioritaires sur le combat contre le Japon. En battant l'Allemagne, l'Axe doit s'effondrer. Poste majeur aussi, car les ¾ de l'infanterie seront envoyés en Europe, contre 90 % de la Marine dans le Pacifique. Harter rappelle les difficultés entre Américains et Anglais sur la stratégie à mettre en place. Churchill est favorable à une stratégie périphérique contre les points faibles de l'Axe, notamment en Méditerranée. Il en va de leur commerce maritime. Marshall, le supérieur d'Eisenhower, s'y oppose. Il ne jure que par Clausewitz : l'attaque frontale et massive. Pendant la guerre Civile, ce fut la stratégie de Grant. C'est la doctrine officielle de l'armée américaine en 1942 : « Une défaite décisive brise la volonté de guerre de l'ennemi et le contraint à demander la paix. ». Eisenhower est sur la même ligne. Il rédige une note de synthèse sur une invasion qui aurait lieu au départ de l'Angleterre et qui irait jusqu'à Berlin. Roosevelt, sans les prévenir, décide de suivre les plans de Churchill. Marshall et Eisenhower se résignent. Et prépareront l'opération Torch, le débarquement en Afrique du Nord. Contraints et forcés. La suite est connue, jusqu'à la victoire finale. En très grande partie grâce aux Américains ; et grâce au talent du général Eisenhower, malgré des problèmes de santé et ses quatre paquets de cigarettes par jour. Un héros. Un homme, un vrai. Le 6 juin 1994, le *Time magazine* fait sa Une : « L'homme qui a vaincu Hitler ».

Dumonello et Bonemont

PAR SERGE KAGANSKI

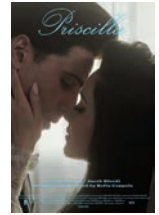
Comme je l'ai exprimé sur cette page (numéros précédents), mon désir de cinéma s'étiolait ces derniers mois. Sans doute manquais-je d'objets filmiques stimulants, mais surtout, mon attention était focalisée sur l'état catastrophique de notre monde, entre réchauffement climatique, guerres et montées de diverses formes de fascismes et de radicalités. Cet hiver, je suis toujours aussi inquiet mais mon goût du cinéma est remonté en flèche grâce à deux films qui vont sortir en février et faire redécoller le cinéma français comme une fusée : il s'agit par ordre d'apparition sur nos écrans de *La Bête* de Bertrand Bonello et de *L'Empire* de Bruno Dumont. D'abord, j'espère que les deux auteurs me pardonneront d'avoir joué au couper-coller avec leurs patronymes dans le titre de cet éditto, mais je n'ai fait là qu'appliquer leur principe de cinéma fondé non seulement sur le montage et le couper-coller, mais aussi sur la co-existence de genres, d'espaces, de mondes et de temporalités différentes. Loin de la « robe sans couture du réel » chère à André Bazin, Bonello et Dumont filment la robe déchirée et couturée de l'imagination, le rubik's cube infini de réel, de projections mentales et de fantasmes qui hantent l'imaginaire débridé des cinéastes post-modernes. Montage et hybridation, leurs beaux soucis.

Sans trop déflorer *La Bête* et *L'Empire* (on y reviendra dans le prochain numéro), disons que leurs esthétiques fracturées, leurs constructions déconstruites me semblent pile à l'heure de nos écrans multiples, de nos couloirs cognitifs sur la Toile, de nos sociétés également fracturées et du sentiment impalpable de l'imminence d'une catastrophe. Façon puzzle éparpillé ou « best of » désordonné, *La Bête* multiplie les époques, les décors et costumes, les régimes d'images, les styles de musiques (Bonello était originellement musicien), les formats d'écrans, comme

du Godard limpide ou du Radu Jude en surchauffe de créativité, ce maelström de séquences hétérogènes étant unifié par la mise en scène splendide du cinéaste et par une Léa Seydoux au sommet de sa beauté et de sa puissance d'actrice. Si Seydoux assure l'unité des ciné-mondes de Bonello, elle fait également le trait d'union avec Dumont puisqu'elle jouait le rôle-titre de *France*. Dans *L'Empire*, l'auteur de *La Vie de Jésus* est moins chic et raffiné que celui de *L'Apollonide*, plus pictural et primitif, mais aussi peut-être plus fou, plus audacieux. Car si l'inspiration de Bonello reste dans les clous d'une certaine cinéphilie et modernité de bon goût, celle de Dumont ose l'assemblage d'univers antinomiques au risque du mauvais goût. S'il y a de multiples cassures et sutures dans l'éblouissant *La Bête*, il n'y en a qu'une seule dans le très étonnant et superbe *L'Empire*, mais quelle suture ! Rien moins que celle qui coût ensemble *P'tit Quinquin* et *La Guerre des étoiles*, pour un film-Frankenstein qui oscille entre le terroir du Pas-de-Calais et l'infini galactique, créant une œuvre profondément « transgenre » entre chef-d'œuvre de culot et nanar bourré de panache ! Outre la primauté souveraine de la mise en scène et des « visions », outre leur folle ambition artistique, l'autre élément qui unit ces deux œuvres si dissemblables est la somme des obsessions et films précédents de leur auteur assortie d'un gigantesque pas en avant. À la fois fidèles à eux-mêmes et furieusement innovants, Bertrand Bonello et Bruno Dumont explosent la bonne tenue routinière du cinéma français et se hissent à hauteur de leurs modèles (Lynch, De Palma, Ophuls, Godard, mais aussi la littérature, la création vidéo, l'art contemporain pour l'un ; Dreyer, Lucas, Kubrick, Mocky, mais aussi la peinture, la métaphysique et le burlesque pour l'autre). Au cinéma, février sera donc fiévreux (février ?) et lancera le millésime 2024 sur une note galvanisante.



PRISCILLA
de Sofia Coppola, avec
Cailee Spaeny, Jacob
Elordi, ARP selection,
sort le 3 janvier



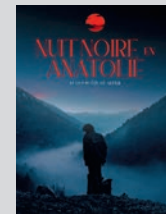
Le roi et moi

A mille lieux de tous les édifiants biopics, **Sofia Coppola** narre sur un ton sarcastique l'échec de l'amour entre Priscilla et Elvis Presley.

PAR FRÉDÉRIC MERCIER

Il était une fois au fin fond de l'Amérique – celle des plaines du Middle West, parmi les ploucs et autres bouffeurs de *fried chicken*, une souillarde que Dieu avait voulue bien mise de sa personne. Par miracle, et quelques tours de passe-passe, celle-ci fit un jour la connaissance du beau et très sexy Roi du rock'n'roll, lequel en tomba amoureux entre deux pas de twists. Il l'installa dans son Palais de Grâce (Graceland) et en fit sa reine. Pour le malheur de la souillarde qui découvrit, en devenant femme, qu'aussi bien bâti, fortuné et désirable soit-il, le mâle peut s'avérer décevant. Ainsi peut-on résumer l'intrigue chétive de *Priscilla* qui raconte comment une gamine mineure devint l'idéale féminine d'Elvis Presley au moment où celui était en train de conquérir de ses charmes l'univers. Énième conte de princesse de la dauphine Sofia Coppola, après les idéales vierges suicidées, objets de toutes les convoitises pubères, *Marie Antoinette* et jusqu'aux récentes *Proies*, remake splendide du chef-d'œuvre de Don Siegel, film mal aimé, mal étreint. Car de quoi s'agit-il ici sinon de deux gosses que l'Amérique idolâtre ou jalouse, deux nigauds régnant sur le cosmos pop des années 60 et incapables de s'aimer. Campé par l'échallas drôlatique (Jacob Elordi), Elvis est un gros gars balourd et charmant, bête, bon et beau comme Apollon, gigantesque comme un Titan,

incapable d'aimer, de pénétrer et de jouir avec sa promise. Qu'est-ce qui bloque l'érection royale ? Elvis aime-t-il Priscilla (la révélation Cailee Spaeny) ou aime-t-il l'idée de s'exhiber avec elle ? Elvis choisit-il Priscilla car son image est adéquate à celle de la virginale reine qu'exige de lui son agent publicitaire ? Priscilla est d'abord une ado béate d'admiration, une admiratrice sans goût, une fan, bref une consommatrice qui croit au rockeur charmant. Elle se découvre femme au cours d'une scène extraordinaire de comédie : couchés sous les baldaquins dans leurs pyjamas bariolés, Elvis est chaussé de binocles en cul de bouteille et lit à sa *queen* des aphorismes philosophiques. Priscilla regarde hors champ, caressant l'auguste torse de sa Majesté en attendant que celle-ci lui prodigue (en vain) d'autres délices, plus terrestres. Scène extraordinaire d'un comique placide qui montre combien ces deux-là demeurent, jusque dans leur intimité, victimes de leur rôle et de leur image. Elvis est si noyé dans la sienne qu'il n'entend rien à son propre désir. À force de confondre leur être avec leur avatar médiatique, cet homme et cette femme passeront à côté du grand amour. La sécheresse coutumière du trait fort sarcastique de Sofia Coppola n'empêche pas la tendresse. Au contraire, elle rend sa satire plus nuancée et plus juste sur la mélancolie d'une jeunesse se sachant prisonnière de ses reflets. Elle fait de Priscilla la plus splendide de ses héroïnes, laquelle réussira à affronter ses chimères, échapper à la noyade de son Narcisse, reconquérant son corps et défiant ses rivaux jusqu'à s'arracher, au cours d'une scène tragique et burlesque, à l'homme qu'elle aurait voulu aimer.



NUIT NOIRE EN ANATOLIE
de Özcan Alper, avec Berkay
Ates, Taner Bilsel, Sibel
Kekilli, Outplay Films, sort
le 24 janvier

Avec un titre pareil, il était difficile de ne pas penser à un certain Nuri Bilge Ceylan en découvrant *Nuit noire en Anatolie*. L'ombre du cinéaste stambouliote se dissipe bien vite, son compatriote Özcan Alper optant pour une forme cinématographique plus modeste, sans pour autant renoncer à filmer fort joliment la majesté tranquille des paysages anatoliens. Si le récit de *Nuit noire...*, alternant passé et présent, se révèle plutôt convenu, notamment parce que son mystère fondateur sert un sous-texte trop lisible, l'intérêt du film réside dans la seule figure de son protagoniste, sobrement incarné par Berkay Ates : Ishak, exilé en son propre pays, est une littérale âme en peine, dont l'existence s'apparente à une pénitence sans cesse renouvelée – déception amoureuse, jalousie amicale, décès maternel – et motivée par un péché originel. C'est ce sang sur les mains (les siennes et celles des autres) qui lui permet de tracer son propre chemin de croix, dans l'espoir de pouvoir un jour se pardonner.

CORENTIN DESTEFANIS DUPIN

La cité perdue de Z

Wang Bing avec *Jeunesse* revient avec un magnifique documentaire autour d'ateliers textiles d'une cité-dortoir chinoise et d'une jeunesse belle et misérable.

PAR CORENTIN DESTEFANIS DUPIN



O n l'oublie souvent, il faut le rappeler : en révélant des espaces restés insoupçonnés du flux audiovisuel mondialisé, le cinéma documentaire offre parfois les dystopies les plus frappantes. Sur ce point, Wang Bing n'en est pas à son premier coup d'essai, qu'on pense à l'hôpital psychiatrique d'*À la folie* ou aux cavernes troglodytes abritant, loin de toute notion de civilisation, le protagoniste de *L'Homme sans nom*. Cinq années de tournage auront été nécessaires au cinéaste chinois pour accoucher de ce fantastique *Jeunesse* – annoncé comme le premier volet d'une trilogie – et épuiser la matière cinématographique offerte par la ville de Zhili, cité-dortoir dont chaque immeuble, couché sur l'horizon grisâtre, dissimule une multitude d'ateliers textiles où jeunes filles et garçons consomment les feux de leur vingtaine au rythme si particulier des machines à coudre.

Parce que les ateliers forment un système analogique, situé en dehors des réseaux numériques, l'argent est le motif invariable de *Jeunesse*, où il apparaît sous sa forme la plus élémentaire. Le billet régit tous les rapports, passe de main en main, anime toutes les conversations. Salaires, avoirs, dettes, acomptes, économies : le « doux » commerce est pris d'une fièvre langagière, à mesure que les échanges se multiplient et que les négociations

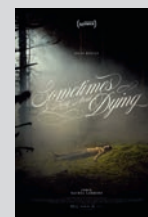
se durcissent – il faut voir la femme d'un patron, outrée par une demande d'augmentation, insulter les ouvriers, avant de leur rappeler les quatre jours de congé gracieusement accordés. Cette mise en scène des transactions matérialise et fixe les conditions d'existence de ces jeunes. Les doigts

parcourent les liasses, en même temps que chacun fait ses comptes, qui débouchent sur un terrible constat, d'autant plus définitif qu'il s'accompagne de la précision diabolique des mathématiques. Pour le prix d'une vie, ou d'une survie, tous conviennent – calculette à l'appui – que ce n'est pas assez, mais reconnaissent aussi que c'est déjà ça, ou mieux que rien.

Le film, même dans ses longueurs, n'en finit jamais de nous passionner, raccordant par des opérations de montage une conception mécanique des phénomènes de production – répétitions de gestes réflexes exécutés à une vitesse dépassant l'entendement – et le bouillonnement chaotique d'une jeunesse emplies de désirs, qu'ils soient sentimentaux, charnels ou mercantiles. On se drague (un peu), on fume (beaucoup) et on se taquine (toujours), manière de partager bon gré mal gré une infortune commune qui se prolonge dans la nuit et la relative intimité des dortoirs collectifs. Toute cette vie affective, faite de brefs béguins et de petites chamailleries, donne des séquences d'une réjouissante impudeur. Une étreinte maladroite, une proposition prononcée à demi-mot, un repas partagé entre deux lits superposés : autant de fragiles résistances qui prennent chez Wang Bing la forme durable d'une vérité universelle, chaleureuse, sincère.

JEUNESSE (LE PRINTEMPS)

documentaire de Wang Bing, Les Acacias, sort le 3 janvier



LA VIE RÊVÉE DE MISS FRAN

de Rachel Lambert, avec Daisy Ridley, Dave Merheje, Parvesh Cheena, Brittany O'Grady, Condor distribution, sortie le 10 janvier 2024

À tous les amoureux de Jim Jarmusch et de Hal Hartley, aux orphelins de Samuel Fuller ou de Nicholas Ray, aux nostalgiques de John Cassavetes, nous avons une grande nouvelle à vous annoncer : le cinéma indépendant américain existe encore ! Toujours aussi formellement radical et esthétiquement beau, toujours aussi apte à sculpter l'âme de ses acteurs et actrices et d'en dégager l'intimité la plus universelle. Ces cinéastes, auxquels désormais Rachel Lambert appartient, sont les écumes d'un océan mainstream, à la fois fruit et rejet d'un star-system hollywoodien. Et ce n'est pas anodin que Daisy Ridley, actrice des blockbusters *Star Wars* et femme engagée, se retrouve à jouer le rôle principal de ce qui fût d'abord un court-métrage, sorte d'étude sociologique sur le monde du bureau, ses trajectoires, ses habitudes et ses rituels. Ne vous laissez pas conter par le fade titre français de *Sometimes I Think About Dying* et plongez dans l'univers de Fran, cette employée de bureau distraite, quasi autiste et qui va, par amour, sortir de sa bulle dorée. –MATHIEU GUETTA

Adèle Haenel, Gisèle Vienne, quand la guerre les rend furieuses

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Une phrase à retenir du grand dramaturge qui ouvre nos pages, Rimas Tuminas : « Nous rions beaucoup avec les acteurs, alors même que nous sommes dans un pays en guerre ». Le metteur en scène lituanien qui fut adulé en Russie, est aujourd'hui apatride et atteint d'un cancer du poumon. Mais aussi affaibli soit-il, il monte en Israël, avec des acteurs de Tel-Aviv qui oscillent entre terreur et ténacité, *Anna Karénine*. Je ne connais pas aujourd'hui plus saisissante image de la nécessité du théâtre : continuer à jouer, approfondir les grands textes, persister à chercher l'humain derrière le personnage, même dans des moments d'effondrement. Vronski déclare dans *Anna Karénine* : « Comprends bien que je ne demande rien, si ce n'est que le présent subsiste ». Jouer Tolstoï dans un pays en guerre, c'est le présent de la réflexion, des individus, qui subsiste. Daniel Barenboïm et Edward Saïd, en formant il y a vingt ans the West Eastern Divan Orchestra, réunissant des musiciens palestiniens et israéliens, nous livraient déjà une vision magistrale de ce que peut être un présent qui subsiste, au-delà du désir de destruction. La musique comme le théâtre sont par excellence des arts qui peuvent proposer une continuité de l'humain en temps de crise. On pense aussi au beau film de Nicolas Klotz et Thomas Ostermeier, *Hamlet en Palestine*, qui, partant de l'assassinat du directeur du Freedom Theater à Jénine, juif par sa mère et palestinien par son père, nous plongeait dans la si complexe situation de cette terre traversée par la guerre depuis soixante-dix ans. En approfondissant son histoire, ils invitaient à la pensée.

C'est aussi ce que propose Wajdi Mouawad depuis le 7 octobre, publiant des textes d'une grande force, à mi-chemin de l'émotion et de la pensée, pour nous mener à une juste vision de la tragédie qui se joue à Gaza. Tout mouvement fondé sur l'indignation face aux crimes du Hamas et aux bombardements de Tshal, qui appelle à un cessez-le-feu, ne peut ici qu'être salué, tant la situation à Gaza, à l'heure où j'écris ces lignes, est insupportable.

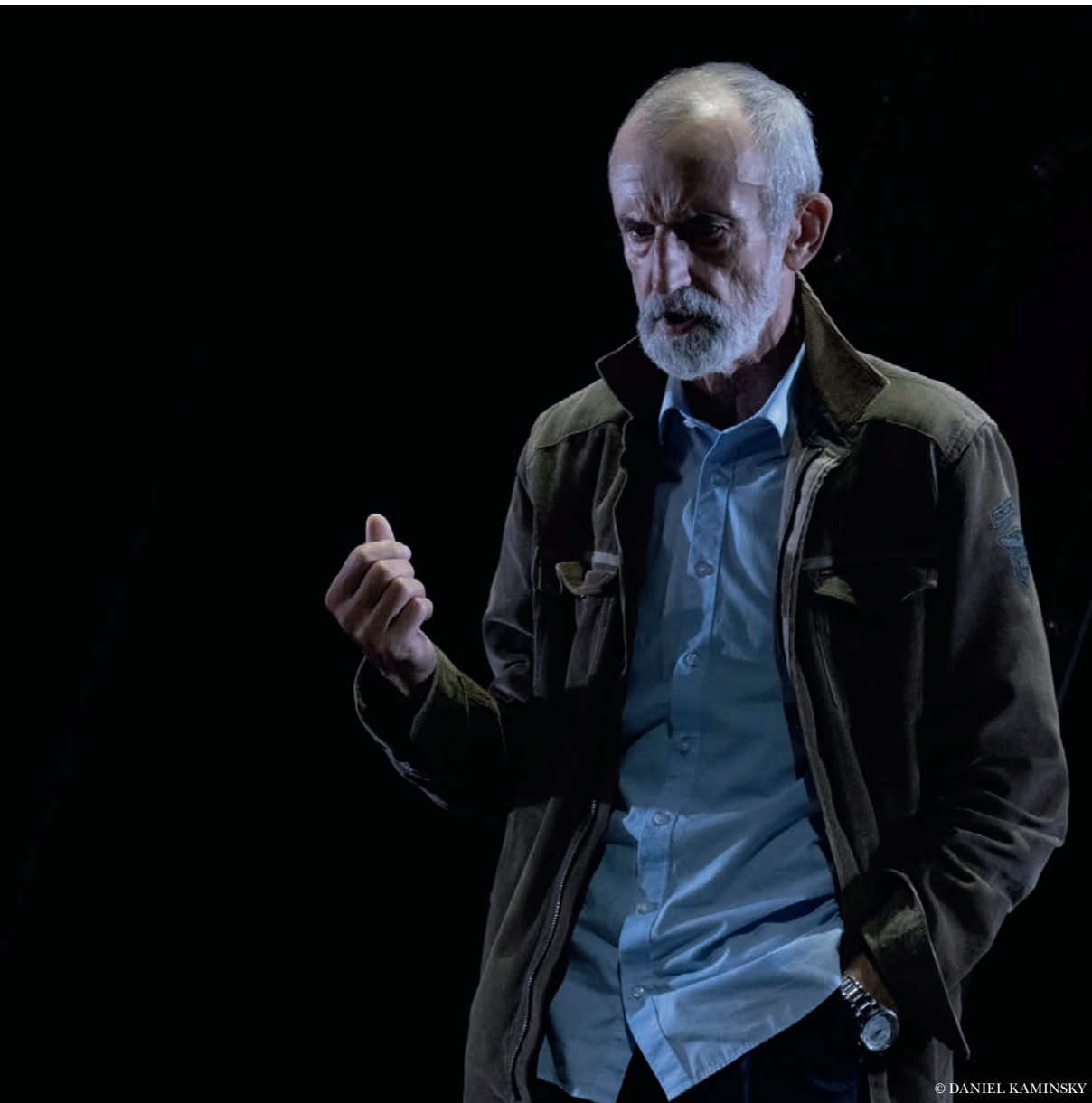
Et puis il y en a d'autres, qui, du jour au lendemain, deviennent généraux d'infanterie. C'est le cas de Gisèle Vienne et Adèle Haenel qui se croient habilitées à prendre la parole sur le conflit au Proche-Orient, expertes qu'elles sont, et ce d'une manière radicale et sans appel. Ce fut d'abord en signant une tribune de Féministes et LGBT +, appelant à rejoindre la Cause palestinienne au nom du féminisme. Puis désormais, c'est en lisant un texte sur scène, lors des représentations d'*Extra Life*, qu'Adèle Haenel nous livre leur point de vue. Pour résumer la teneur de ce texte intitulé de manière un peu rapide « La scène culturelle française en soutien au peuple palestinien » (vraiment, toute la scène culturelle soutient ce texte ? Les noms nous sont inconnus dans leur immense majorité...), on pourrait simplement dire qu'il est animé par une agressivité inédite envers Israël. Ainsi, les viols et tortures de femmes, enlèvements d'enfants, dont a usé le Hamas comme arme de guerre pour ouvrir ce conflit, ne semblent pas déranger nos féministes : pas un mot n'y sera consacré. En revanche, les arguments du BDS (organe lobbyiste pro-palestinien qui n'a pas eu un mot pour condamner le Hamas), sont énumérés les uns après les autres : apartheid, droit au retour, refus de la solution à deux Etats, absence de toute légitimité d'Israël, jusqu'à une accusation de stérilisation forcée par l'Etat d'Israël qui renverra aux pires souvenirs nazis

La salle de théâtre devient ainsi le lieu d'un meeting anti-israélien, où je ne conseillerai pas à un ami juif de mettre les pieds. Car même si l'antisémitisme est condamné dans ce texte, qui oserait enfin y lever la main et raconter qu'il a une tante à Tel-Aviv ? Le problème de ce genre de prises de position n'est pas leur force, une telle furie s'avère difficilement audible, mais l'empreinte qu'elles laisseront. Car les années passeront, et nous nous souviendrons que quand certains pendant la guerre tentaient de frayer une voie vers la paix et le dialogue, d'autres, sur les scènes des théâtres français, jetaient de l'huile sur le feu.

« IL FAUT JOUER PENDANT LES GUERRES »

C'est l'un des grands noms du théâtre est-européen : **Rimas Tuminas**, dont on connaît les puissantes mises en scènes de la littérature russe, présente aujourd'hui aux Gémeaux **Anna Karénine** avec des acteurs israéliens. Rencontre avec un homme qui a tout perdu, sauf sa foi dans le théâtre.

**PROPOS RECUEILLIS PAR ORIANE
JEANCOURT GALIGNANI**



IL se présente souriant, sur l'écran de notre ordinateur : Rimas Tuminas nous parle de Tel-Aviv, sortant d'une répétition de *Cyrano de Bergerac*. Le metteur en scène, affaibli par un cancer, se révèle pourtant prolixe

pour décrire le travail qu'il mène avec les acteurs israéliens, avançant pas à pas dans ce texte qui le passionne. Ce travail est à ses yeux le seul réconfort possible dans un pays où règne la peur depuis le 7

octobre.

Rimas Tuminas sait ce qu'est un pays en guerre, lui qui fut dépouillé de ses fonctions par la folie belliqueuse de Poutine. Son histoire nous rappelle que les temps de crise politique favorisent les chutes de la Roche Tarpéienne : Tuminas fut pendant quinze ans l'un des hommes de théâtre les plus célèbres de Russie, directeur du Théâtre Vakhtangov, institution de Moscou, entrée dans l'histoire pour avoir accueilli les méthodes de Stanislavski, devenant ainsi un lieu scruté par toute l'Europe (avant que Staline y fasse un sanglant ménage, et y place son œil permanent). Un siècle plus tard, rien ne prédestinait

le jeune Lituanien né à la campagne, à prendre la tête d'un tel symbole du théâtre public de Moscou. Si ce n'est son approche viscérale et saluée par tous, des grands textes russes, qu'il s'agisse d'*Eugène Onéguine*, qui a tourné dans toute l'Europe, d'*Oncle Vania* ou de *Guerre et paix* en 2021. Mais ce que Moscou a aimé, Moscou l'a repris

à l'hiver 2022, ne supportant pas ses prises de position contre la guerre. Après quinze ans de triomphe, Rimas Tuminas perd son poste, devenant *persona non grata* dans un pays qui le renvoie à ses origines étrangères. Tuminas est alors retourné à Vilnius, où il dirigeait encore un théâtre, croyant qu'il y serait accueilli avec chaleur. Ce ne fut hélas pas le cas, et son histoire traduit avec force la rage froide qui sépare aujourd'hui les peuples est-européens et la Russie, jusque dans le milieu de la culture.

« J'AI MONTÉ GUERRE ET PAIX À MOSCOU QUELQUES MOIS AVANT LA GUERRE »



© DANIEL KAMINSKY

Tuminas s'est donc tourné vers un lieu ami, le théâtre Gesher de Tel-Aviv, célèbre pour ses mises en scène russes. Et le voilà concevant une *Anna Karénine* dans le carré noir d'une scène nue, offerte au jeu à fleur de peau que prône le metteur en scène. Son Anna, splendide Efrat Ben-Zur, se révèle femme ancrée dans la tragédie, semblant consciente dès les premiers temps de la pièce, du destin fatal qui l'attend. C'est là ce que cette mise en scène de Tuminas éclaire, les passions qui traversent le foisonnant roman de Tolstoï : désir, mépris, pitié, désespoir, cruauté... Mais aussi pressentiment de la catastrophe, car tous les acteurs semblent traversés d'une sourde angoisse qui, au-delà du drame qu'ils jouent, traduit l'effondrement du monde qu'ils incarnent. En découpant le roman en une succession de scènes qui sont autant de face-à-face entre les personnages, Rimas Tuminas donne à entendre le clairon qui sous-tend le roman d'amour de Tolstoï, l'appel de l'écrivain à un retour à l'humanité, contre la sourde machine sanguinaire qui se met peu à peu en place autour d'Anna Karénine. Ce monde aristocratique qui néglige l'appel du peuple à la réforme pourra-t-il longtemps continuer comme ça ? semble murmurer l'écrivain. Mais la violence qui traverse les hommes pourra-t-elle être contenue ? C'est un crépuscule que nous racontent Tolstoï et Tuminas. Il est frappant, à voir cette *Anna Karénine*, de se souvenir à



© DANIEL KAMINSKY

quel point nous avons besoin de grands textes, dans notre chaos contemporain. Une chose rare à remarquer : le mot préféré de Tuminas est ordre. Non pas au sens politique, mais au sens esthétique, et peut-être métaphysique, du terme. Écoutons-le.

Cette pièce a été montée à Tel-Aviv, après que vous avez quitté Moscou, et le Théâtre Vakhtangov, que vous dirigiez depuis quinze ans... Pouvez-vous nous préciser les conditions de la création de cette *Anna Karénine* au Théâtre Gesher ?

J'entretiens des relations fortes avec le Théâtre Gesher depuis longtemps, je n'avais pas de doute sur ce théâtre qui est ouvert, chaleureux, sans prétention. Mais c'est vrai que j'ai commencé à réfléchir à Tolstoï à Moscou, puisque ma dernière mise en scène en Russie a été *Guerre et Paix*, qui fut un grand succès, et qui a hélas prédit beaucoup de choses en Russie, et en Europe. Le spectacle se joue d'ailleurs encore à Moscou, alors même qu'il m'a fallu quitter le théâtre Vakhtangov. Vous savez, nous avons été nombreux du monde du théâtre à quitter Moscou : des danseurs, des

acteurs, des metteurs en scène, comme moi. Je suis revenu alors à Vilnius, et j'ai dû là-bas affronter des problèmes inattendus : j'ai été par certains considéré comme un traître à cause de mon long séjour à Moscou ! Je me suis donc retrouvé sans théâtre, alors même que j'avais créé à Vilnius un théâtre il y a trente ans, dont j'étais encore directeur artistique. Lorsque le théâtre Gesher m'a proposé de créer une pièce chez eux, et j'ai tout de suite pensé à Tolstoï : j'avais élaboré pendant *Guerre et Paix* une certaine approche de son écriture.

Pouvez-vous revenir à ce *Guerre et Paix* qui a précédé votre départ de Moscou, à cause de la guerre en Ukraine ?

Le spectacle durait cinq heures, mais pas un spectateur ne quittait la salle. Peut-être que j'ai éprouvé là la plus grande émotion que l'on puisse connaître, grâce à l'appel à l'humanisme qui traversait tout ce spectacle. Les critiques

**ANNA
KARENINE**
de Léon Tolstoï, mise
en scène de Rimas
Tuminas, avec le
Théâtre Gesher de
Tel-Aviv, Théâtre des
Gémeaux, Sceaux, du
17 au 28 janvier

La féministe soufie

Danseuse engagée pour la liberté du peuple iranien, **Sahar Dehghan** ponctue *Femmes persanes* de Bartabas de ses fulgurantes apparitions, spirituelles et rebelles.

PAR THOMAS HAHN



© GEOFFREY POSADA SERGUIER

Dans le rond illuminé du Théâtre Zingaro, au milieu d'un lac circulaire, Sahar Dehghan tournoie, un bras levé en direction du ciel, l'autre pointant vers le bas. En robe blanche comme dans un rite soufi, elle déroule un premier solo, spirituel mais marqué par quelques intrus : des contorsions et un jeu des doigts qui rappellent la danse indienne. « En Iran, la danse soufie est appelée Sama. C'est la danse de Rûmî et elle est originaire de la Perse, où se situent aujourd'hui l'Iran et l'Afghanistan », rappelle-t-elle. Puis, un second solo. Où toute de rouge vêtue, l'Iranienne réfugiée en France laisse éclater son désir de liberté. Les cheveux flottent au vent et le cheval blanc, un Welsh nommé Raoul, tourne autour d'elle en sens inverse. « Il est tout ce que je perçois à ce moment-

là, et c'est comme si mon inconscient prenait le contrôle sur moi ». Mais elle y introduit des gestes qui ont surgi de ses états de transe. « Et quand, à la fin, en guerrière persane, je tire une flèche imaginaire et serre le poing, ce geste est mon hommage au mouvement des femmes iraniennes. » *Femmes persanes* s'inscrit dans la série *Cabaret de l'exil* de Bartabas et en change la donne.

« Je danse en hommage aux femmes iraniennes »

Car si les exploits en voltige correspondent aux traditions du spectacle équestre, les acrobaties envolées, issues de traditions guerrières, sont ici réservées aux femmes. Les écuyères revendiquent donc, implicitement, liberté et égalité. Et sororité ? « Quand Dehghan sort de scène, elle traverse le lac rougeâtre et sa robe traîne dans une mare de sang imaginaire. « Je regarde alors les musi-

**FEMMES
PERSANES**
de Bartabas, Théâtre
équestre Zingaro,
Aubervilliers, jusqu'au
31 mars

Le sport, un art comme un autre

Avec les J.O. en perspective, la dix-neuvième édition du **festival Hors Pistes** au **Centre Pompidou**, intitulée « Les règles du sport », invite des artistes à nous donner leur vision du sport.

PAR HUGUES LE TANNEUR

N'attendez pas l'été, les principaux vainqueurs des Jeux Olympiques de Paris seront connus dès ce mois de janvier. Non seulement le gain de temps est appréciable, puisqu'on pourra faire autre chose pendant qu'auront lieu les compétitions auxquelles on n'aura plus besoin d'assister, mais c'est désormais une nouvelle vision du sport qui se profile à l'horizon. Reste à savoir quelle vision exactement puisqu'en toute logique les épreuves n'auront plus de raison d'être. Absurde ? C'est en tout cas ce qu'il ressort de l'œuvre de l'artiste plasticien David Guez intitulée *Quel est le vainqueur des JO 2024 dans la discipline x ?*. Ce travail mêlant installation, vidéo et photographies, interroge la façon dont les technologies peuvent modifier notre appréhension du temps et de la mémoire. Ayant déjà questionné Chat GPT sur son propre avenir, il précise aujourd'hui ses recherches en explorant les possibilités offertes par l'Intelligence Artificielle pour prédire le futur proche. À cet égard les J.O. constituent un terrain d'expérimentation idéal. En posant la question qui sert d'intitulé à son œuvre, David Guez a obtenu une liste de noms de sportifs de tous pays et dans toutes les disciplines dont les chances de remporter les épreuves en question sont hautement probables. Leurs portraits en médaillés d'or seront exposés sur un mur. Restera à savoir quelles ressources ont alimenté la machine et comment ont opéré les algorithmes ayant généré ces images.

La grandeur des buts féminins

Cette incursion ironique dans le domaine de la prophétie est à découvrir à l'occasion de la



nouvelle édition du festival Hors Pistes au Centre Pompidou à Paris, dont le thème cette année est « Les règles du sport ». Multidisciplinaire, cette édition du festival aborde le sport en tant que reflet des évolutions de la société, comme l'explique Géraldine Gomez, chargée de programmation au Centre Pompidou : « Il m'a paru intéressant de prendre en compte comment l'intervention de la technologie dans le sport pouvait non seulement influencer les règles mais aussi notre perception. Le fait que ce soit une vidéo par exemple qui décide dans le football si un but est valide ou non ; ou plus généralement l'usage de l'intelligence artificielle. On s'est aussi intéressé par la standardisation des normes en relation avec la compétition internationale qui laisse de côté les particularités régionales de certaines

**HORS PISTES,
« LES RÈGLES
DU SPORT »**
au Centre Pompidou,
Paris, du 18 janvier au
18 février

« Nous avons travaillé avec Pierre Henry »

L'ensemble le Balcon reprend à l'Opéra de Lille sa version orchestrée de *Dracula ou la musique trouve le ciel* de Pierre Henry, œuvre protéiforme qui réinvente un Ring de Wagner sans chanteurs. Explications avec Maxime Pascal, chef d'orchestre de cet audacieux projet.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ROMARIC GERGORIN



Pourquoi avez-vous décidé de reprendre ce *Dracula* de Pierre Henry ?

Nous avons une série d'œuvres constituant le répertoire du Balcon que nous aimons reprendre régulièrement, car elles font partie de notre ADN, exprimant vraiment ce que nous faisons, ce que nous sommes, ce que nous voulons raconter. Ce sont donc des projets que nous jouons régulièrement, comme la *Symphonie Fantastique* de Berlioz ou les pièces de Gérard Grisey. *Dracula* en fait partie et exprime exactement ce qu'est le Balcon, en sa qualité de musique mixte – instrumentale et électronique – ce qui est vraiment une de nos spécialités. Nous choisisons souvent sur des œuvres des années 1980 à 2000, qui ont donc notre âge, et dans lesquelles nous sentons un devenir à exploiter. Les compositeurs avec lesquels nous avons eu la chance de travailler, comme Pierre Boulez ou Pierre Henry, ont tout de suite senti que nous pouvions offrir de nouvelles possibilités à certaines de leurs œuvres alors qu'elles avaient été créées il n'y a pas si longtemps.

Quelle différence y a-t-il entre cette œuvre de Pierre Henry qui est un montage de fragments de la *Tétralogie* de Wagner associé à son écriture électro-acoustique et votre version qui en est l'adaptation instrumentale ?

Deux principes musicaux sont à l'œuvre dans *Dracula*, dialoguant dans une forme de dualité complémentaire. D'un côté, des fragments orchestraux symphoniques de la *Tétralogie* sont découpés, montés, collés par Pierre Henry, avec tout un travail fait à partir d'enregistrements

de Karajan. D'un autre côté intervient l'autre principe musical qui est la musique concrète de Pierre Henry. Les deux langages se mélangent, se superposent, fusionnent parfois dans un dialogue permanent. Ces deux sources sont diffusées par ce que Pierre Henry appelle l'acousmonium, qui est son orchestre d'enceintes lui permettant de spatialiser le son et de le faire se déplacer dans l'espace, créant ainsi un vaste paysage aussi sonore qu'un orchestre symphonique. Ce que Pierre Henry nous a suggéré est de jouer son montage de Wagner avec des musiciens. L'arrangement donnant lieu à une nouvelle partition pour orchestre a été réalisé par le compositeur Othman Louati et le réalisateur en informatique musical Augustin Muller. Mais au final, les instruments ont aussi parfois joué les effets initialement pris en charge par la version électronique, et inversement nous avons gardé certains passages où les éclats de Wagner sont joués par les enceintes de manière à dédoubler certains effets dans tous les sens. Cette ambiguïté des sources de diffusion renforce encore l'aspect fantastique de cette musique !

Wagner et Pierre Henry peuvent-ils être vus comme des figures de *Dracula*, compositeurs vampires se nourrissant d'autres musiques ?

Oui vous avez tout à fait raison. Il y a un aspect cannibale chez *Dracula* que l'on retrouve un peu là, la musique de l'un cannibalisant celle de l'autre. Cela montre aussi que Wagner et Pierre Henry sont deux messagers d'une cause qui les dépasse, qui est l'œuvre musicale humaine dans son ensemble.

DRACULA OU LA MUSIQUE TROUVE LE CIEL

de Pierre Henry, Ensemble le Balcon, direction Maxime Pascal, Opéra de Lille, le 19 et 20 janvier
opera-lille.fr

Hara-kiri ou banzaï ?

PAR FABRICE GAIGNAULT

Lors du dîner donné à Mouton en l'honneur de Chiharu Shiota, l'artiste japonaise élue pour incarner l'étiquette Château Mouton Rothschild 2021, la conversation roulait beaucoup autour de la future fermeture du Centre Pompidou pour travaux de désamiantage et autres avanies. Daniel Templon, l'heureux galeriste de Chiharu Shiota, se disait abasourdi : « A partir de l'été 2025, il n'y aura plus de Musée national d'art moderne en France ! Le Centre Pompidou abrite la deuxième collection d'art moderne au monde. Pour cause de fermeture pour travaux, elle sera dispersée aux quatre coins du pays et à l'étranger, donc invisible dans sa cohérence ce qui est l'essence même de sa raison d'être. Il fallait trouver un lieu alternatif pour la conserver. On ne l'a pas voulu. Qui aura envie de se promener à droite et à gauche pour découvrir quelques œuvres sorties de leur contexte ? A l'heure où Paris redevient la ville la plus attractive au monde pour l'art, la disparition pendant une si longue période du musée national le plus visité après le Louvre sera un désastre ». Il est vrai, qu'étrangement, la solution de fermer le Centre étage par étage, comme cela avait été le cas en 1997, n'a pas été retenue. Raison invoquée : cela coûterait plus cher que sa fermeture complète, environ 15%, mais celle-ci serait beaucoup plus onéreuse en termes de billetterie non

recupérée ensuite. Ainsi que l'a récemment rappelé dans le *Journal des Arts*, Alain Seban (Président du Centre Pompidou entre 2007 et 2015), « on estime à un million le nombre de visiteurs perdus à la réouverture en 2000, après deux ans de travaux ». On imagine le nombre au bout de cinq ans, en 2030... La décision d'une fermeture totale étant hélas décidée, reste un point soulevé par Templon et nombre de personnalités des arts : pourquoi ne pas rassembler les collections du Musée dans un lieu éphémère à l'adn artistique cohérent ? Cet endroit idéal existe, c'est justement l'ancien Musée national d'Art moderne devenu Palais de Tokyo depuis 1977. Les œuvres des origines retrouveraient place, avec d'autres acquises depuis, dans leur cadre originel, après bien sûr, les nécessaires aménagements de scénographie et de sécurité. Le Palais de Tokyo n'a pas forcément su trouver une légitimité époustouflante par ses choix parfois peu convaincants. Quantité de lieux inoccupés existent à Paris, ou en proche banlieue, qui pourraient accueillir ses performances et manifestations d'avant-garde. Alors, oui, au lieu d'un hara-kiri programmé, rêvons un peu d'un banzaï excitant à Tokyo sur Seine. Il n'est pas encore trop tard pour donner le top départ rue de Valois et à l'Élysée. Pour que vive sans interruption le Centre Pompidou, ce joyau sans pareil.

TRANSFUGE

10, rue Saint-Marc, 75002 Paris
Tél : 01 42 46 18 38
www.transfuge.fr

Directeur de la rédaction
Vincent Jaury

Rédactrice en chef
Oriane Jeancourt Galignani

Chef de rubrique Art
Fabrice Gaignault

Chroniqueurs
Nathan Devers, Benjamin Haddad, Tewfik Hakem, Eric Naulleau

Rédaction
Damien Aubel, Lucien d'Azay, Cécile Balavoine, Aude de Bourbon Parme, Julie Chaizemartin, Séverine Danflous, Corentin Destefanis Dupin, Alexandre Fillon, Olivier Frégaville Gratian d'Amore, Maud de la Forterie, Romaric Gergorin, Mathieu Guetta, Thomas Hahn, Serge Kaganski, Frédéric Mercier, Sophie Pujas, Tristan Ranx, Hugues Le Tanneur, Arnaud Viviant

Conception graphique
Camille Louret

Photographes
Laura Stevens, Franck Ferville

Illustration
Laurent Blachier

Illustrateur Couverture
Marc-Antoine Coulon

Gérant
Vincent Jaury

Responsable Publicité et Partenariats
Camille Carro Lombard

Tél. 01 42 46 18 38
Mobile : 06 67 44 99 76
camille.lombard@transfuge.fr

Fondateurs
Vincent Jaury et Gaëtan Husson

TRANSFUGE.FR
Agence EIRL Aline Héau
41 rue Joseph de Maistre
75018 Paris

Abonnement – Information – Réseau
Transfuge - Service abonnements -
CS 70001

59361 Avesne sur Helpe - CEDEX
Tél : 03 61 99 20 04
email : abonnements@transfuge.fr

Marketing - Ventes au numéro
Bo conseil Analyse Media Etude
Le Moulin de Duneau
72160 Duneau
Tél : 09 67 32 09 34

Transfuge est une S.A.R.L. de presse
au capital de 50 300 €
RCS Paris B 449 944 321
Commission paritaire : 0216K84286
ISSN : 1 765-3827

Dépôt légal : à parution
Tous droits de reproduction réservés.

Impression Impression en communauté européenne, CE



Fiona RAE, *All those moments will be lost in time*, 2023, Huile et acrylique sur lin, 152,4 x 127 x 5 cm, ID43781
Photo : Antony Makinson at Prudence Cuming Associates Ltd, Courtesy de l'artiste et de la galerie Nathalie Obadia Paris / Bruxelles

Rêveuses machines

Où on se laisse prendre chez **Obadia** par les rouages de la peinture de **Fiona Rae**... Une des très belles expositions de ce début d'année !

PAR DAMIEN AUBEL

Sphinx britannique, Fiona Rae ne condamne pas le visiteur au sort du fils de Jocaste : invitations à l'investigation (d'où vient cette citation donnant son titre à tel tableau ?), à l'affûtage des facultés visuelles (petits alphabets suavement pervers comme conçus pour des têtes blondes sous acide, dissimulant et révélant les caractères familiers de nos lettres), les œuvres favorisent l'hygiène oculaire. De ces jeux lettrés et picturaux, de leurs accointances avec la post-modernité, le subtil interprète qu'est Jean-Pierre Criqui a dit, dans le catalogue de l'exposition de Cannes (2021-2022), tout ce qu'il y avait à dire. Mais il en va des sphinx comme des oracles : ces petites machines sont animées d'un mouvement perpétuel qu'elles communiquent à l'esprit, qui ne peut s'empêcher d'y revenir, de les consulter à nouveaux frais.

« Petites machines », l'expression sied d'ailleurs à merveille aux œuvres de Fiona Rae tant il semble qu'on ait sous les yeux les composantes d'un fantastique produit de cette industrie humaine qu'est la peinture. Disques, bâtonnets, ondulations, comme autant de rouages attendant leurs dents, d'essieux encore vierges de

roues, de courroies à qui on imprimera telle ou telle tension. Quelle machine doucement folle naîtra de ces pièces – on l'ignore, chacun y verra fonctionner à sa guise sa petite usine mentale. Les œuvres de Fiona Rae, qui se regardent comme les planches d'une encyclopédie rêvée, au volume *Sciences et techniques*, donnent l'aperçu le plus exact et le plus fin de cette étrange machine qu'est un tableau (car, Baudelaire *dixit*, « un tableau est une machine »). Chacune se regarde comme un petit traité à l'usage du mécano de la peinture, du peintre-technicien.

Celui-ci doit être doué de l'esprit d'analyse porté à son plus haut degré : distinguer les pièces, avoir le souci minutieux, exhaustif de l'inventaire. C'est la loupe à l'œil qu'il faut peindre, le nez sur l'établi, en ayant constamment à l'esprit le second « principe » que Baudelaire attribuait à Delacroix : « il faut être très soigneux des moyens matériels d'exécution », aller jusqu'à « profess[er] une estime fanatique pour la propreté des outils et la préparation des éléments de l'œuvre ». Je ne sais si Fiona Rae suit à la lettre ce précepte, mais, au point de vue chromatique au moins, les fonds pâles sur lesquels se détachent ses formes traduisent la rigueur et le soin exigibles de qui se veut digne du beau nom de peintre.

Beau nom qui serait usurpé si l'on omettait la paradoxale fonction de ces machines conçues sous le signe de l'ingénierie plastique : leur mécanique, au lieu de répondre aux exigences de la rationalité, n'a d'autre but que de produire ce qui échappe à l'organisation de l'usine, à l'agencement concerté. Ce sont des machines à vapeur, une vapeur qui est la tendresse rêveuse des couleurs, mais aussi celle qui nimbe le séjour des dieux : ces tableaux sont autant de mondes en kit, comme surpris à la veille du moment où, le montage des pièces effectué, la Création aura lieu.

MESSAGES

Fiona Rae, Galerie Nathalie Obadia, du 12 janvier au 9 mars, nathalieobadia.com

DE PRIME ABORD

Yannig Hedel, du 25 janvier au 9 mars 2024, Galerie Bigaignon, bigaignon.com

À la galerie Bigaignon, Yannig Hedel (né en 1948) célèbre la beauté de l'éphémère, tout comme ses infinies transitions, invitant alors l'œil à se perdre dans la contemplation. Pleinement méditatives, ses photographies figent le passage du temps et se répandent en demitons : elles témoignent de son goût pour les architectures urbaines, lesquelles paraissent alors être saisies comme en suspension, toujours sur fond de ciel. Délestées du sentiment de pesanteur, les valeurs lumineuses favorisent autant l'idée d'apparition que les notions d'effacement si bien que, dépourvus de volume et privés de tridimensionnalité, les bâtiments photographiés se nimbent d'une esthétique spectrale et parfaitement minimale ordonnée dans un camaïeu de gris. Car sous le ciel des saisons, au fil des heures et au rythme de ses déambulations urbaines, le regard de Yannig Hedel perce la matière où tombe la lumière, dans une pureté belle et austère où l'anecdote n'a pas sa place...
MAUD DE LA FORTERIE

Parchemins de vie

L'artiste anglais **Mark Powell** est un fabuleux dessinateur. Ses visages présentés chez **Loo & Lou** sont à l'image de vastes mondes à déchiffrer.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN



All conversations are new, dessin au stylo bille sur anciennes enveloppes, 58 x 55 cm, 2023 © MarkPowell.

ROADS THAT MAKE US

Mark Powell, du 10 janvier au 2 mars 2024, Loo & Lou Gallery, looandlougallery.com

PICS DE COMBUSTION

Christian Jaccard, Galerie Dutko, du 13 janvier au 2 avril 2024, dutko.com

Rien d'étonnant si, dans les brûlis qui composent les toiles de Christian Jaccard, on croit distinguer les battements d'ailes de l'oiseau igné par excellence, et ces autres battements qui sont ceux des merveilleuses pages de Gaston Bachelard où on lit : « Le Phénix des poètes (...) est au centre d'un champ illimité de métaphores. » Filles du Phénix, les œuvres de Christian Jaccard saisissent, dans leurs cassures anguleuses, dans leurs diagrammes dentelés, les sautes d'humeur de l'encéphalogramme des cours boursiers ; soulèvent les crêtes qui percent la nuit polaire d'un paysage, peut-être celui de nos glaces intimes ; illustrent une étrange gemmologie ; figurent les motifs d'ailes de papillons arrachées à une exotique faune ; retranscrivent les zébrures d'énergie d'orages cosmiques ; renaissent sans cesse, vraies Phénix, riches à chaque nouvel envol d'une vie nouvelle. Qui entre en composition avec les précédentes, détermine de folles associations. Folles comme les flammes dansantes du feu. — **DAMIEN AUBEL**

Les visages dessinés par Mark Powell se lisent comme des territoires féconds à explorer. Leurs traits sont si fins et si minutieux qu'ils prennent l'apparence de cartographies complexes dans lesquelles le regard se perd. Il y a un petit côté aventureux dans ces faciès tracés au stylo-bille sur des supports choisis avec soin qui ont le goût du voyage, de l'archéologie mythique et de l'obsession de la collection : d'anciennes cartes géographiques datant du 19^e siècle, de vieilles coupures de journaux, des cartes à jouer vintage ou des enveloppes usagées sur lesquelles les noms et les adresses des destinataires se déchiffrent encore au travers d'une élégante écriture manuscrite. Les œuvres de Mark Powell nous embarquent dans un autre temps, suranné, nostalgique. Le temps long du dessin, le temps révolu des correspondances épistolaires et des voyages au long cours accompagnés non de smartphones mais d'une boussole et d'une carte du monde, le temps magique des récits pionniers et des histoires de vie dont on pouvait raconter les plus infimes détails dans d'épais romans publiés parfois en chroniques dans les journaux à la mode. Bref, le temps archéologique du pré-internet. Mark Powell est né en 1980. Il est donc de cette génération qui a grandi à cheval entre l'avant et l'après tout numérique, de cette génération qui semble détenir ce petit trésor qui sera bientôt perdu, celui de pouvoir se souvenir des vieilles

fiches cartonnées des bibliothèques, des dissertations au stylo-plume et des cartes postales de vacances noircies à la main. Ainsi, ses dessins tortueux, d'une précision d'orfèvre, semblent eux-mêmes des archives. Pour la majorité, ils représentent des visages extrêmement ridés, dont les sillons ravagés se superposent aux tracés des reliefs et des routes des cartes désuètes qui leur servent de support. La vieillesse érigée en mémoire du monde. Métaphore éculée certes, d'autant plus si on lui ajoute son traditionnel corollaire, la sagesse. Cependant, cette idée est judicieusement mise en scène, le dessin s'inscrivant, comme une mise en abyme, à l'intérieur de détours érodés et fripés d'atlas obsolètes. Chaque inconnu dessiné semble ainsi un livre ouvert, une caverne à arpenter, une âme à déceler. Dans leurs traits parcheminés suintent aussi les malheurs et les douleurs d'une vie, vaincus par une résilience à toute épreuve. « L'individu est une chose fascinante, d'intrigues et de cicatrices. Je rejette une société nourrie d'images de perfection » dit l'artiste qui semble chercher – ou plutôt enquêter à la manière d'un explorateur – les chemins de sa propre histoire, celle d'une vie marquée par la pauvreté et la dureté au travail éprouvées très jeune. Les stigmates de la fragilité humaine deviennent ici de magnifiques traits saillants et labyrinthiques dignes du plus bel art de l'illustration naturaliste qui eut jadis son heure de gloire.

Pense-Bêtes

Le **centre Pompidou** consacre une exposition à **Gilles Aillaud**, artiste philosophe qui a peint des animaux enfermés dans les zoos.

PAR MAUD DE LA FORTERIE

Perroquets, 1974, Huile sur toile, 200 x 250 cm.
Collection particulière. © Adagg, Paris, 2023.
Photo Fabrice Gousset, courtesy Loevenbruck, Paris.



ANIMAL POLITIQUE

Gilles Aillaud, du 4 octobre au 26 février 2024, Centre Pompidou, centrepompidou.fr

DANSES GÂCHÉES DANS L'HERBE

Boris Charmatz, Frac Sud, Marseille, jusqu'au 24 mars 2023, fracsud.org

Ses chorégraphies, caractéristiques du mouvement de la non-danse né dans les années 90, sont si humaines, si sensuelles, si brutes et si déjantées qu'elles marquent les esprits de manière indélébile lorsqu'elles sont performées. Après le MOMA de New York et la Tate Modern de Londres, le Frac Sud déploie sous une autre forme les créations de Boris Charmatz : six films créés en collaboration avec les réalisateurs Aldo Lee et César Vayssié depuis 1999, dont trois inédits, « des moments très forts ici rassemblés qui dialoguent ensemble », selon le chorégraphe. Dans la froideur du Grand Palais, le corps à corps formé par Boris Charmatz et Emmanuelle Huyn se cherche, se frôle au rythme d'un *Boléro* de Ravel étiré. Sur un site minier dans la Ruhr, un groupe danse dans une tempête de sable. Leurs corps hurlent, exultent. Le chaos devient tragique lorsqu'il fait écho à l'actualité guerrière. Dans une friche, la danseuse Marion Barbeau transcrit frénétiquement les improvisations de la violoniste Amandine Beyer. Et dans le tout dernier Transpet, Boris Charmatz siffle des chansons populaires dans une basilique, comme un « concert de ce qu'il se passe dans ma tête ». Un régal.

AUDE DE BOURBON PARME

Cacher cette cage que je ne saurais voir... la formule semble peu appropriée à l'exposition que consacre le centre Pompidou au peintre Gilles Aillaud (1923-2005) dont l'œil retient, surtout, les tableaux d'animaux emprisonnés dans les zoos. Fervent militant marxiste puis maoïste, ce fils d'architecte recalé à l'oral de l'École normale supérieure par Merleau-Ponty a en effet su révéler dans ses peintures toute la nature artificielle des dispositifs d'incarcération animale. Car dans la quarantaine d'œuvres exposées, bêtes et enclos paraissent littéralement fusionner tant les animaux se fondent et s'intègrent à leur cage d'acier, sans espoir ni même possibilité de s'en extraire. Par un savant jeu de plans superposés, tous destinés à mettre à distance le spectateur, l'œil se retrouve happé dans ces lieux claustrés, orthonormés, semblant comme gouvernés par le motif tutélaire de la grille, celui-là même qui a connu une fortune iconographique dans l'art minimal américain des années 1960... L'environnement artificiel de la cage ou de la fosse prend ici plus de place que l'animal lui-même si bien que parfois, des espaces vides n'offrent finalement rien d'autre à contempler qu'un décor devenu cadre de vie, à l'image d'une froide séquestration silencieuse. Grillages mais aussi ombres portées génèrent également sur le sol des moirages et des taches colorées comme autant d'imbrications de surfaces. Procédant par aplats, Gilles Aillaud confère en effet une dimension toute scénographique à

ces zoos où serpents et reptiles n'adoptent pas de forme lisible ni même de symétrie, mais se développent ou se replient dans l'espace comme une ligne qui surgit. L'abstraction s'invite au cœur même de la figuration, l'artiste rendant alors compte d'une peinture aussi métaphysique que philosophique.

Contemporaines de *Surveiller et punir* de Michel Foucault et de *La société du spectacle* de Guy Debord, ces représentations des parcs zoologiques, élaborées dès les années 1960, convoquent en effet un dispositif optique et panoptique où l'acte de voir devient éminemment politique. Rien ne se passe, ou presque, dans ces peintures qui semblent atemporelles, l'artiste n'en retenant que la nature artificielle formée par une multitude d'éléments et de matériaux ; bassins miniatures, ciments ou bien assortiments de carreaux. Fauves, ours, phoques et oiseaux forment à leurs côtés un répertoire inépuisable de couleurs, dans une confrontation alors infiniment variée. Le traitement des pelages, des museaux et de muscles d'animaux sont prétextes à une démonstration de virtuosité. C'est à la suite de son voyage au Kenya en 1988 pour illustrer une encyclopédie éditée par Franck Bordas, que ses comparses animaliers apparaissent dans des espaces naturels et sauvages, recouvrant ainsi toute une salutaire liberté. « Les animaux sont des gens comme les autres », défendait alors l'artiste... une sentence qui, de nos jours, résonne toujours, si ce n'est plus, avec l'actualité.

Groom d'autels

Le meilleur antidote aux mesquineries de l'époque ? La peinture gargantuesque, géniale, d'**Orsten Groom**, exposé au musée **Paul Valéry** de Sète. Indispensable.

PAR DAMIEN AUBEL



VOLCAN DU COMA

Orsten Groom, Musée Paul Valéry, Sète, jusqu'au 25 février, museepaulvalery-sete.fr

Orsten Groom, *BROWN RAINBOW EXXI*, Techniques mixtes sur toile, 140 x 160 cm
Atelier de l'artiste, Montreuil 0-6-21.016
© Courtesy de l'artiste et de TEMPLON, Paris - Brussels - New York.
Photo Tanguy Beurdeley



vrir à rebours ce que la peinture fait advenir sous mes doigts ». Cette parole, me dis-je, cet éréthisme pourtant calme et lucide des mots, une nosographie spirituelle la rangerait à la rubrique des maladies – mais au sens où l'entendait Novalis : « Nos maladies sont toutes des phénomènes d'une sensibilité accrue qui veut se transformer en forces supérieures. »

À l'instar de sa peinture et de cette exubérance bouillonnante

La vapeur nacrée d'une brume toute bretonne émousse les appas traditionnels (soleil, insolence de lapis-lazuli de la mer) de Sète, et les hérissés des tombes du cimetière marin, pointant leurs têtes minérales au-dessus du mur qui le sépare du musée Paul Valéry, dressent un décor ad hoc à ma conversation zigzagante, grave et capricieuse à la fois, avec Orsten Groom, au cours du déjeuner qui précède la visite.

Du fatras (un terme qu'il affectionne) de mes notes accidentées et myopement prises, j'extrai cet échantillon en forme de salve de notre jeu de ricochets verbaux, mentaux et intellectuels : Flaubert, les capacités cognitives du poulpe, le Tsimtsum de la mystique juive, la surface et la peau, Zappa, Shane McGowan (RIP), prophétie et prophètes, Kafka... Cette parole toute de spontanéité réfléchie, si l'on peut dire, je l'écoute à nouveau dans la rétrospective, alors qu'il passe de tableau en tableau, ses explications tenant de la révélation d'un dessein de peintre. Révélation paradoxale, puisque, si elle s'effectue à la faveur d'une éruption érudite d'associations souterraines (la peinture est pour lui indissociable d'une « enquête », autre vocable qu'il prise), elle énonce une méthode concertée, rigoureuse et opiniâtre, qu'il apparente à celle de l'archéologue : il s'agit de « décou-

de fièvre chaude, de ces rouges hurlants d'épanchements sanguins, de cette anarchique réticulation des lignes irriguant les toiles comme des tissus embrasés, ou encore de ces silhouettes de l'histoire de l'art parentes des spectres qu'enfantent les poussées de la température corporelle dans des draps froissés et trempés d'insomnie sueur. Le corpus agité, martyrisé de cette peinture retrouve-t-il la sagesse des bourreaux qu'est le dolorisme chrétien – la douleur comme accès à la révélation ? Je ne sais pas, et qu'importe ; ce qui compte, c'est que la maladie picturale devient témoignage d'une volonté individuelle qui s'abolit (l'idée d'« illustration autobiographique » fait grimacer Orsten Groom) et se fond dans les « forces supérieures » de Novalis, c'est-à-dire dans... Dans quoi au juste ?

C'est ici qu'Orsten Groom se révèle véritablement peintre, et non penseur-qui-peindrait, tout rompu que fût le penseur à l'exercice brillant de la voltige, tout sincère et grave qu'il fût aussi. Irradiations, poussées des formes hors du fond et résorption concomitante dans ces mêmes fonds, foisonnement et extinction, grossièreté et maîtrise : l'informe hésite et tremble au seuil de la forme – comme un organisme malade sur le point de muter en on ne sait quelle forme de vie supérieure.

RETOUR D'ASIE. HENRI CERNUSCHI, UN COLLECTIONNEUR AU TEMPS DU JAPONISME

Musée Cernuschi, jusqu'au 4 février, cernuschi.paris.fr

Avec cet air propre à ceux qui contemplent d'insondables régions, un bodhisattva du XIX^e siècle, impavide et tendre sous son derme de bronze doré, lève en la dépliant sa main droite – geste de compassion, nous dit-on, mais l'envie est grande de voir dans cette paume en voie d'épanouissement la figuration allégorique de la somptueuse exposition que le musée Cernuschi consacre à son fondateur et à sa propre genèse. Déploiement géographique (au commencement fut le voyage : Japon, Chine). Ramifications intellectuelles : l'exposition montre avec une admirable clarté pédagogique qui n'ôte rien aux jouissances sensuelles de l'œil comment Cernuschi emboîte le pas aux collectionneurs chinois dont il adopte les choix dans le cas des vases en bronze. Expansion esthétique : de retour en France, l'exposition du Palais de l'Industrie en 1873 est une source vive pour les artistes, dont un Gustave Moreau. Et, bien sûr, en 1898, l'ouverture, non plus de la main du Bodhisattva, mais du musée Cernuschi, à Paris.

DAMIEN AUBEL

CHRONIQUE

Le voyage en Corée

EN ROUTE ! VA DEVANT !

PAR TRISTAN RANX

J'ouvre *Le musée des supplices* de Roland Villeneuve (Éditions Azur-Claude Offenstadt, 1968) et page 74, je découvre avec effroi et intérêt *L'Écorchement du juge prévaricateur Sisammes* (1498) de Gérard David (musée de Bruges). En poussant quelques cahiers griffonnés, je tombe sur *l'Atlas Obscura* (2016), imprimé en Corée du Sud, et grand ouvert sur mon bureau, à la page 166, précisément sur la Corée.

Je dois avouer que j'ai une passion pour ce pays du soleil levant sans n'y avoir jamais été. Je lance très souvent cette boutade : « Il n'y a pas assez d'acteurs sud-coréens dans le cinéma français. C'est une disgrâce ! ». Saluons au passage le courage de Luc Besson qui avait fait appel à Choi-Min-Sik dans son film *Lucy* en 2014.

Revenons à *L'Écorchement du juge Sisammes* et à l'idée d'utiliser cette leçon d'anatomie à d'autres fins que celle de regarder à l'intérieur d'un homme de loi qui, reconnaissons-le, ne diffère pas d'un criminel, toutes choses étant égales par ailleurs, une fois la peau retirée.

Je décide donc d'entamer un voyage en Corée en utilisant un « véhicule » sémantique, le roman *Made in Korea* (Uppercut, 2023) de Laure Mi Hyun Crozet. Je n'ai ni besoin de scalpels ni de scies, mais seulement d'un crayon noir, d'un marqueur jaune fluo et d'un feutre vert, et me voici à faire subir toutes sortes d'ouvertures et commentaires dans la trame du texte. J'utilise le roman-véhicule avec l'idée de partir à la recherche du côté sombre de la Corée, quitte à m'éloigner du texte en explorant ses coulisses.

« Les peuples les plus civilisés sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille. Les peuples comme les métaux n'ont de brillant que les surfaces. » Avec cette feuille de route donnée par Rivarol, me voici parti en exploration vers l'Extrême Orient. C'est sans danger ? À vrai dire j'en doute et par précaution, j'évite d'entrer en Corée par la DMZ, par les mystérieux tunnels d'agression de l'armée communiste et qu'on suppose exister entre le nord et le sud.

Mon entrée se fera par le *Trick Eye Museum*, le musée des illusions de Séoul.

Me voici (p.16), à suivre entre gratte-ciel de verre et d'acier et ruelles désespérantes, le protagoniste, un jeune déraciné venu d'Europe, malade et décalé, perdu entre le progrès et la tradition, et ses expériences désopilantes de Tae-kwon-do.

Je flâne dans les artères (p.17-21), où les sans-abri sont invisibles sous les néons. Des masques, des yeux vides, des sourires crispés, la joie forcée de la jeunesse (p.34-35). Je remarque quelques livres qui abordent le malaise des jeunes : *Au Paradis* d'Apple Kim et *Parce que je déteste la Corée* de Kang-myoungh Chang, où l'héroïne Kyena refuse de se plier aux attentes et normes traditionnelles.

On ne peut pas comprendre la Corée sans le fameux « Hell Joseon », le cri de détresse de ces vies enchaînées à un rêve

inaccessible, verrouillées par des chaînes d'acier et d'illusions. (P.40) Ce terme fait référence à la dynastie Joseon qui a dominé la Corée pendant des siècles sur des principes figés dans la féodalité et le confucianisme. (P.47-49).

Vous qui entrez dans l'enfer de Joseon, abandonnez tout espoir et achetez un smartphone.

Je m'éloigne de la borne du récit pour retrouver Oh Dae-Su, que vous connaissez peut-être comme le protagoniste tourmenté de *Old Boy* (2003), le film magnifiquement pervers de Park Chan-wook qui avait inversé la perspective de Dumas en mettant le spectateur coréen, terrorisé, dans la peau de la cible et non du vengeur.

Je regarde les croûtes sanglantes de ses poings et je l'écoute : « Je suis le reflet des dysfonctionnements de mon époque, dit Oh Dae-Su. Ma stupidité et mon imprudence n'étaient que le miroir d'une société qui valorise l'ego sur l'empathie, le succès sur la moralité, et l'obéissance aveugle aux règles contre la raison. Contrairement à Edmond Dantès, mon frère de malheur et mon ami par-delà les océans, la vengeance ne m'a apporté que douleur et perte. »

Société bloquée, inégalités organiques, discrimination, sexisme, racisme, et le rideau tombe sur les projecteurs d'illusions (p.55-58). Les *salarymen* épuisés me rappellent que chaque éclat de luxe a son prix en sueur et en sang.

Le Dieu de la Corée moderne s'appelle « K », dont l'icône est une vague (Hallyu), une contreculture contrôlée, fruit d'un *soft power* axé sur la technologie et l'État qui exporte ainsi : la K-pop, le K-drama, K-movie, K-food, K-comics, K-beauty, faisant du pays une K-nation.

Je m'arrête pour manger un Kimchi, aux piments et aux légumes lacto-fermentés.

Je dois subitement quitter Séoul car mon temps est compté dans cet univers sémantique de fiction où je suis un intrus. Je jette un dernier regard sur ce serpent urbain qui se mord la queue entre la beauté des architectures et la désolation des âmes. (P.85-89).

Le point de sortie de *Made in Korea* est pages 56-58 et je retourne sur mes pas vers le cauchemar d'Itaewon, le 29 octobre 2022. Je n'ai d'autre choix que de prendre le train pour Busan en ce jour d'Halloween où le quartier de la fête est submergé par des hordes de zombies.

Autour de moi, des visages peints de démons et des costumes d'écorchés. Une marée humaine dans la toile d'horreur d'un jardin des supplices. Les ruelles se tordent et se contorsionnent, les corps s'écrasent sous les yeux rouge LED d'un monstre urbain. Je suis pris dans une rivière de corps hurlants d'agonie.

Le K-monstre dévore ses enfants avec une frénésie impitoyable.

Oh Dae-Su me sauve de la foule et me pousse vers une porte secrète en trompe-l'œil, vers la sortie, hors d'Itaewon et ses hurlements de terreur, hors de l'enfer de Joseon !

Le silence tombe.